

dépense de l'impressio
donc me flatter de le pu
au comptant, dans un
Je ne suis pas seuleme
des copies qui restent
des Tables, que mon â
mettent plus de faire
compté que des rétribu
administration des don
en état de faire cette
privé de cet espoir. D
assez de tems pour fi
ressources et de secou
me suis imaginé de c
qu'on vient de lire, u
pour mettre en tête du
cation et la vente de
double service de me fa
je viens de dire, et, c
rapport à un ouvrage q
mérite, traite d'une mat
ou même si ennuyeuse
le publier, deviendrait

LE MUET,

OU

LES AVENTURES

DU COMTE DE LORESTAN.

Roux:

LE MUET,

OU

LES AVENTURES

DU COMTE DE LORESTAN;

PAR Me DE C***.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE Me Ve JEUNEHOMME.

A PARIS,

Chez PIGOREAU, Libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois.

1811.

LE MUET.

LETTRE XII.

Stéphanie à Nathalie.

Je ne pense pas, ma chère amie, que vous soyez bien fâchée de n'avoir reçu dans ma dernière missive, que très-peu de choses de moi ; il me semble que vous n'y avez rien perdu. Mais je perdrais moi, si je différais la réponse que je vous dois. Madame d'Arceval a recouvré sa *taille svelte*, elle se porte fort bien et se montre partout ; je n'en sais pas plus. Monsieur son mari n'est pas encore arrivé : quand on en demande des nouvelles

à Eléonore, elle dit toujours qu'il est en bonne santé, que vous êtes avec lui, mais qu'elle ne serait pas surprise qu'il ne vous ramenât pas de sitôt : c'est M. de Servile qui me rapporte cela; il est charmé de savoir que vous vous amusez et de ce que M. votre père n'aura pas le tems de se laisser prévenir contre vous par sa femme. Il avait, dit-il, craint cela pour vous, connaissant le caractère d'Eléonore et la faiblesse qu'a le marquis de croire tout ce qu'elle lui dit. Servile est heureux de votre bonheur, car il partageait les peines que vous causait votre belle-mère, malgré le soin que vous preniez de les cacher. Il a souvent vu vos beaux yeux rougis par les pleurs que cette femme vous faisait verser; il revient souvent sur

ce sujet qui amène si naturellement l'occasion de louer votre patience, votre discrétion, votre douceur, etc. Pauvre Servile ! comme il se trompe ! mais je m'apperçois que je m'exprime fort mal : ce n'est pas sur votre mérite qu'il se trompe, mais sur votre sort actuel ; eussiez-vous pris le change, si je ne me fusse pas expliquée ? J'ai toujours envie d'apprendre la vérité à M. de Servile, ma tante m'en empêche encore, elle me demande à quoi cela servira ? Cette question m'embarrasse et je me tais, mais c'est bien malgré moi.

Nous n'avons pas vu Madame d'Arceval : elle est pourtant venue pour faire sa visite à Madame de Méran, mais elle a pris le moment où elle était bien sûre de ne pas nous trou-

ver. Cependant elle n'a rien à craindre de l'indiscrétion de ma tante, il est des secrets qui se recommandent d'eux-mêmes, et Madame de Méran s'est déjà reprochée bien des fois d'avoir parlé de celui-là devant moi, et devant Suzanne à qui pourtant elle n'a rien appris. Dans l'excès de la surprise, ma tante n'a pas été maîtresse du premier mouvement : mais depuis, je remarque que très-souvent elle dit, qu'elle a pu se tromper, et l'on voit qu'elle le voudrait.

Présentement, je pense que votre belle-mère devrait vous rappeler, si elle n'a voulu vous éloigner que pour le moment d'une catastrophe qu'elle avait grand intérêt de vous cacher; elle pourrait colorer aux yeux du public votre retour sans votre papa,

par quelque nouvelle fable, cela ne lui est pas difficile; elle a de l'imagination : ce qui n'est pas si aisé, c'est de vous mettre de moitié dans un mensonge, et de vous obliger à nous faire la description d'un port de mer, quand vous n'avez vu que l'étang de M. Durand; peut-être aussi ne sait-elle pas où vous êtes ? D'ailleurs, comment vous expliquerait-elle à vous-même la cause de votre éloignement? Je trouverais, à tous égards, fort raisonnable que vous revinssiez; votre belle-mère s'en tirera, comme elle pourra, et quoique je m'attends encore à vos premières difficultés, prises dans les ordres de votre père, j'insiste sur votre retour : ces ordres ont été surpris, cela ne me paraît pas douteux; et quand même ils ne

le seraient pas, il n'est point d'ordre qui ne porte avec lui sa suppression, lorsque l'exécution en devient impossible ou dangereuse; je dis *dangereuse*, car en vérité, ma chère, je vois du danger pour vous à rester avec ce muet. L'obscurité qui vous environne, autorise en quelque sorte la témérité d'un homme qui ne voit en vous qu'une fort belle femme, dont, à la vérité, les vertus, les charmes et les talens honoreraient une reine, mais qui peuvent cependant se trouver dans les plus basses classes de la société; puisque la nature ne met pas de distinction dans la distribution de ses dons, et que l'éducation peut donner à tout le monde des vertus et des talens. Qui empêcherait, par exemple, qu'une comédienne née

dans la lie du peuple, ne fût aussi pourvue de graces et de talens que vous l'êtes? Qui sait l'idée que cet homme se forme de vous? Comment pourrait-il deviner que la cuisinière de M. Durand est une fille de qualité? Quand il le devinerait, une haute naissance est, depuis la révolution, plutôt un tort qu'un avantage aux yeux de certaines gens; s'il le devine, qui l'empêche de supposer, que le libertinage, que quelqu'avanture galante, vous a conduite où vous êtes, et vous force à vous cacher? Pardon, ma chère, de cette supposition, mais il n'est pas impossible qu'il la fasse; et s'il la fait, je demande quelles peuvent être ses vues? J'avoue qu'il met dans sa conduite une sorte de respect et de délicatesse,

qui pourrait faire soupçonner qu'il vous croit vertueuse, et qu'il a deviné votre rang : mais c'est précisément ce respect, cette délicatesse qui rendent la séduction dangereuse pour un cœur honnête. Vous n'aurez peut-être jamais rien à craindre d'une attaque grossière ; mais celle-ci me paraît bien séduisante. Pauvre Nathalie ! prenez-y garde, cet homme-là finira par vous intéresser vivement ? Et quelle sera la suite de tout ceci ?

Vous allez trouver peut-être que je ne suis pas d'accord avec moi-même, puisqu'il n'y a pas long-tems que je vous disais de rester où vous êtes. Mais les circonstances font varier les idées : quand je disais cela, le muet ne s'était pas encore déclaré autant qu'il l'a fait depuis ; je n'avais pas si bien

connu la raison qui a porté Madame d'Arceval à vous éloigner ; je n'avais pas autant réfléchi sur les dangers de votre situation ; je respectais votre soumission aux ordres de votre père, parce que je n'avais pas acquis la conviction que ses ordres ont été surpris ; puisqu'il est bien certain que celle qui les a obtenus n'a pas déclaré ses motifs à son mari. Madame de Méran craignait aussi pour vous les suites de votre retour ; mais à présent, qu'on n'a plus rien à vous cacher, quelle raison aurait-on de vous nuire ? Et qui sait même, si la méchanceté ne trouvera pas dans votre éloignement des moyens de vous calomnier, de vous chercher des torts, que votre présence détruirait ? Ce

ne serait pas la première fois que cela serait arrivé.

Ce qui m'inspire cette dernière crainte, c'est que M. Ferlon, qui fait aussi, comme vous savez, des affaires pour ma tante, lui a dit que madame d'Arceval lui avait demandé si vous ne lui écriviez pas pour avoir l'argent qu'il a à vous. Sur la réponse négative, elle lui a défendu, en cas que cela arrivât, de vous en envoyer, s'appuyant encore, pour cette défense, sur les ordres de votre père. Ainsi, vous voyez, ma chère, que si vous étiez avec nous, vous déjoueriez tous les projets qu'on peut avoir.

C'est une fort belle imagination de vendre vos bijoux plutôt que d'avoir recours à votre amie! j'avoue que j'ai

un peu de peine à comprendre cette délicatesse, qui fait injure à l'amitié. Vous mériteriez que je vous dise qu'une cuisinière n'en sait pas davantage; mais, de par l'autorité que notre intimité me donne, *je vous défends* de vous défaire de ces objets, auxquels je sais que vous tenez, non pas parce que ce sont des ornemens, mais parce qu'ils vous viennent de votre maman. Songez à cela, et osez les vendre!

Vous n'êtes pas, depuis trois mois chez ce M. Durand, sans avoir eu quelques dépenses à faire; j'en sais quelques-unes que vous avez faites, j'en suis sûre, des aumônes, des charités. Vous avouez que Pierre Bourit a reçu de vous quelques secours; et comme je vous connais, je suis prête à parier que, vous oubliant vous-même

pour faire du bien aux pauvres, vous êtes, à présent, sans le sou : cela tient à vos habitudes. Or, je ne veux pas qu'il vous reste un prétexte pour différer votre retour, et vous recevrez, par le prochain courrier, une rescription de cent francs, comme l'autre fois : je ne la joins pas à ma lettre, parce que je veux que vous soyez prévenue, pour qu'elle ne reste pas quinze jours à la poste. Ainsi, prenez d'avance vos précautions pour la faire retirer dès qu'elle arrivera; elle sera incluse dans ma première lettre.

Au revoir, ma chère amie, je vous embrasse mille fois. Songez que toutes vos précautions, tous vos verroux, toute votre réserve, tous les conseils mêmes de votre respectable curé, ne peuvent garantir que votre corps, et

que votre cœur ne peut être mis en sûreté que par la fuite; qu'ainsi tous les intérêts de votre honneur et de votre repos, à tous égards, tiennent à votre prompt retour ici. Ma tante vous embrasse, et vous attend; *entendez-vous bien?*

Stéphanie.

LETTRE XIII.

Nathalie à Stéphanie.

Honneur, salut et remercîmens à madame *Toute-Raison;* j'espère que ce rêve sera imprimé, quoique je remarque que c'est assez en vain que l'on cherche à corriger le monde : n'y eût-il qu'une seule jeune personne qui évitât, par cette lecture, de devenir *petite,* madame de Méran n'aurait pas perdu sa peine. Je devrais vous remercier de celle que vous vous êtes donnée de le copier pour moi ; mais je suis sûre que vous n'y avez trouvé qu'un très-agréable amusement. Je dé-

sire, plus que je ne peux vous le dire; que madame de Méran vous fournisse très-souvent une occupation du même genre, et je me recommande à vos bontés pour tout ce qui sortira de sa plume : j'y suis doublement intéressée, puisque vous êtes assez généreuse pour ne me rien faire perdre de ce que la vôtre me destine. Je passe à votre seconde lettre.

Il me paraît, ma chère amie, que vous vous alarmez un peu trop; je ne me crois pas aussi en danger que vous le pensez : je ne crains pas même que ma sécurité vienne d'un aveuglement qui puisse inquiéter votre amitié. Je ne vois rien qui doive donner matière à une fuite précipitée, et qui puisse déranger le plan de soumission que je me suis tracé aux volontés de mon

père : d'après l'événement qu'on soupçonne être arrivé chez lui, il est à croire que mon rappel ne peut pas être à présent fort différé ; ce n'est pas la peine de le prévenir.

Voyez vous-même plus attentivement ce que vous me proposez : que je retourne à Versilly dans ce moment même, n'est-ce pas faire croire à madame d'Arceval que je suis informée de ce qu'on dit s'être passé dans mon absence ? et que sachant, à point nommé, l'instant où elle n'a plus d'intérêt à me tenir éloignée ; je reviens juste au tems qu'elle aurait pu marquer elle-même pour mon retour ; alors je lui fais perdre le fruit de toutes ses coupables précautions ; je rends toutes ses malices inutiles : et connaissez-vous rien de plus piquant pour l'amour-propre

d'une femme méchante? n'est-ce pas l'irriter contre moi plus encore qu'elle ne l'a été jusqu'ici? Puis-je, sans danger, m'exposer aux traits de sa haine et me mettre à sa merci?

Aller demeurer chez madame de Méran, quand mon père a une maison dans le village même, n'est-ce pas annoncer au public que mon père a des torts envers moi? n'est-ce pas manquer au respect que je lui dois? N'aurait-il pas droit de me demander pourquoi je suis rebelle à ses volontés? et pourrais-je lui en donner une raison valable, sans compromettre le repos de sa vie, en lui exposant quelle a été la conduite de son épouse? Jamais, jamais, je ne serais capable de lui dire ce qu'on soupçonne : s'il doit un jour le savoir, si la découverte de cet abo-

minable secret doit humilier sa fierté et chagriner sa vieillesse, ce ne sera certainement pas par aucune indiscrétion de ma part qu'il l'apprendra.

N'allez pas croire que ceci soit un prétexte pour cacher d'autres motifs qui me fassent rester ici; je vous dis sincèrement ma pensée; je ne sais pas prendre de moyens détournés, vous le savez bien : si le muet n'était pas ici, je penserais et j'agirais comme je fais; sa présence ne m'arrête pas, pas plus qu'elle ne me met dans la nécessité de fuir. Mais qu'ai-je donc dit, qu'ai-je donc fait qui puisse vous faire supposer que cet homme *m'intéressera vivement?* Ma tête vous paraît donc bien *rapetissée*, si vous craignez qu'elle ne tourne pour quelques galanteries, quelques hommages d'un

sexe qui fait métier de tromper le nôtre, et contre lequel vous n'ignorez pas que je suis en garde !

Quelles sont ses vues, dites-vous? en vérité, ma chère, je n'en sais rien; je ne sais pas même s'il en a : tout ce qu'il a fait peut fort bien n'être qu'un amusement ; le loisir et la solitude laissent des vides dans le cœur d'un homme qui paraît avoir fréquenté le grand monde : il a trouvé un sujet de distraction , il a voulu en profiter. Mais je dois être juste à son égard (et je crois pouvoir l'être sans qu'il *m'intéresse vivement*) ; depuis qu'il s'est aperçu que ses attentions ne me sont pas agréables, il prend lui-même soin de m'éviter; c'est-à-dire, il a réformé cet empressement de me joindre, soit au jardin, soit à la cuisine :

quand il me rencontre, il me salue sans fixer sur moi des yeux qu'il rendait d'une éloquence fort tendre, et qui, à présent, ne me regardent que légèrement et avec l'expression de la tristesse, ou, peut-être, de la compassion, sans aucun autre sentiment. J'ignore quelle idée il se forme de moi; mais je ne peux pas juger, d'après les égards qu'il me marque, qu'il me prenne pour une créature conduite ici par une suite du libertinage : il me semble que ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend avec une femme qu'on n'estime pas, surtout quand on ne la connaît que dans une classe inférieure. Après tout, son opinion sur mon compte ne me paraît pas assez importante pour que je cherche à la connaître : au premier mot, au premier signe de rappel

que je recevrai de mon père, je quitterai cette maison pour n'en revoir jamais les habitans, et je ne les regretterai pas; voilà de quoi vous pouvez être sûre : mais, sans regretter ce muet, sans qu'il *m'intéresse vivement*, je me souviendrai toute ma vie de l'avoir connu, parce que c'est l'être le plus extraordinaire que j'aie jamais vu, et parce que, dans la position où je suis, ses égards, ses attentions, son désir de m'obliger, lui ont mérité ma reconnaissance. Tout doit-il donc m'être suspect de sa part, parce qu'il n'est pas une femme? et pourquoi ne pas lui supposer des intentions innocentes, quand ses actions le sont? A quoi lui servirait-il d'avoir des vues criminelles avec une fille qu'il voit s'entourer de toutes les précautions qui peuvent la

dérober à sa poursuite? Je vois bien qu'il faut vous dire tout.

Il a quelquefois été à la messe, les jours qui ne sont pas d'obligation; quand je l'ai trouvé à l'église, j'ai attendu qu'il fût dehors pour revenir ici; j'observais par quelle porte il sortait, parce que l'une conduit au chemin du village, l'autre à celui du jardin de cette maison : s'il prenait un chemin, je passais par l'autre. Une fois, malgré ma précaution, il me joignit, ayant, apparemment, pris un sentier qui m'est inconnu, pour venir de la route du village à celle du jardin : il me salua, et fit quelques pas à côté de moi. « Monsieur, lui dis-je, dans ce cas, je ne viendrai plus à la messe. » Il me quitta sur le champ et retourna sur ses pas pour reprendre le chemin

du village. Je me crus alors tout-à-fait débarrassée de ses soins; je me trompais.

Il y a huit jours, j'étais au jardin où j'aidais Toinette qui était pressée, pour cueillir des légumes; je m'arrêtai un moment auprès des caisses d'orangers. Je dis à ma compagne : j'aime cette odeur à la folie, pourquoi donc ces caisses ne sont-elles pas plutôt près de la maison, qu'ainsi placées au bout du jardin ? — Bah ! répondit Toinette, parce que M. Durand fait tout à l'envers du bon sens; il ne voit pas ses orangers deux fois dans un été ; il est trop gros pour venir souvent jusqu'ici. — Portons une caisse sous ma fenêtre, lui dis-je. — Ah ! bien, votre servante ! c'est trop lourd ! Je n'avais pas vu le muet qui était à

deux pas de nous; il évita de m'aborder, mais le lendemain, à mon réveil, je trouvai la caisse d'oranger sous ma ſenêtre. Faut-il absolument que cela me mette en colère, pour que vous soyez sûre que le muet ne *m'intéresse pas vivement* ?

Voici encore un autre trait. Gare à *l'intérêt vif* ! Je me ſais aimer, disiez-vous une ſois, ma chère, de tout ce qui m'entoure ; je me suis, en eſſet, fait aimer ici, même du gros chien qui voulait me devorer quand je suis arrivée, mon emploi de cuisinière me donnant de ſréquentes occasions de gagner les bonnes graces du mâtin. Muphti vient souvent me voir à la cuisine ; il n'y a pas long-tems qu'en lui donnant à manger, je me mis à lui parler en le caressant. Mon cher

Muphti, lui dis-je, aime-moi bien, je t'en prie : j'avais un petit chien, moi, qui m'aimait tant ! Il était plus petit qu'une de tes pattes, je ne l'ai plus. Ce souvenir me fit pleurer en embrassant Muphti, qui très-sensible sans doute à mon chagrin, s'avisa de faire un hurlement effroyable pour me témoigner son intérêt ; cela me fit rire, quoique j'eusse les larmes aux yeux. Le muet qui était près de la porte, fut témoin de cette scène ridicule; il fit à Muphti un geste qui l'attira près de lui, et prenant la tête du chien comme je l'avais prise, il l'embrassa comme je l'avais embrassé; ils s'en allèrent, et je n'y pensai plus. Mais hier soir, en allant pour me coucher, je trouvai sur mon lit un joli petit épagneul, qui peut avoir

au plus quatre ou cinq mois ; je ne savais pourquoi ce petit animal se trouvait là ; en l'examinant je trouvai dans les soies de son col un papier noué d'un ruban rose, sur lequel je lus : *J'appartiens à Mademoiselle Nathalie, chez M. Durand.* Je devinai alors d'où me venait ce charmant cadeau : et vous direz tout ce qu'il vous plaira, je ne crois pas qu'il y ait rien de plus aimable au monde que cette manière de faire sa cour à une femme. Si ce muet ne m'intéresse pas vivement, je lui aurai au moins une obligation par la suite ; c'est, qu'en comparant les autres hommes à lui, ils ne m'inspireront pas aisément un intérêt vif.

Vous êtes trop bonne de vous occuper de fournir ma bourse avec un

soin si obligeant, elle est moins dégarnie que vous le pensez : je ne vous suis pas moins très-sincèrement obligée, et j'espère plus que jamais vous remettre bientôt vos avances; sans doute l'ordre donné à M. Ferlon, a été dans la vue de m'empêcher de revenir; ils ne savent pas que j'ai une amie qui pourvoit à tout, et que d'ailleurs on pouvait s'en rapporter à ma soumission.

Lundi de la semaine passée, M. Durand m'a répété que mon papa viendrait bientôt me voir; il en a eu des nouvelles, et sans des affaires qui l'ont arrêté, il serait déjà venu. Vous voyez que j'ai raison de l'attendre ici, et d'espérer que je vous verrai bientôt; car c'est sûrement pour me

ramener avec lui, qu'il doit venir.

Hier lundi, M. Durand m'a dit qu'il fallait que je m'arrangeasse pour aider, dans la semaine, le muet à nettoyer la bibliothèque. Il faut, a-t-il dit, que vous accommodiez cela vous deux, c'est trop long à faire tout seul; Toinette ne sait pas lire, elle brouille tous les livres; vous prendrez le jour où j'irai à la Saussaie dîner chez mon fermier, car vous n'auriez pas le tems, si j'étais ici. Monsieur n'est pas si difficile que moi pour le dîné, vous l'expédierez promptement; et à mon retour, je trouverai ce tracas terminé, entendez-vous bien? — Je vous assure, Monsieur, répondis-je, que cela ne peut pas être pour cette semaine, car je l'ai justement destinée à faire blan-

chir le linge, et ma présence est nécessaire à cette besogne. — Oh! je n'aime pas à être contrarié; on ne blanchira pas toute la semaine; prenez un jour, comme je le veux. — Mais ce n'est pas assez de deux personnes pour déplacer tous vos livres, les essuyer, les remettre en place. — Oh! que si, n'est-ce pas? (s'adressant au muet), celui-ci fit signe que non, et montrant trois doigts, il fit entendre à M. Durand qu'il fallait être trois. Je ne saurais vous dire combien je suis contente de cette attention; il a fort bien compris que je n'éludais cela, que pour éviter un tête à tête avec lui. La vérité est que nous aurions eu bientôt rangé cela nous deux, puisqu'il ne s'agit que d'ôter la pous-

sière des livres qui ne sont jamais dérangés, au moins par M. Durand: l'occasion était belle pour le muet, s'il avait *des vues*; mais en homme délicat, il a fort adroitement évité ce qu'il a vu qui me contrariait. On a décidé que Toinette nous aiderait dans la semaine prochaine.

M. Durand a demandé *un petit air de musique*, je m'en suis excusée sur mes occupations pressantes; M. Durand insista; mais mon partner de musique me comprenant encore, le mena au clavecin, et lui fit voir qu'il y avait quelque chose de dérangé, aussi bien qu'à la guittare. — Eh! bien, mettez tout cela en ordre pour dans huit jours, car je veux un concert tous les lundis, entendez-vous bien?

Vous voyez, ma chère, que le muet seconde lui-même mes précautions contre lui, et citez-moi un *amoureux* (si *amoureux* il y a), qui se conduise plus délicatement!

Vous devez être lasse de lire, comme je le serais d'écrire, si c'était à une autre que vous. Bon soir.

NATHALIE.

LETTRE XIV.

Stéphanie à Nathalie.

Il est impossible d'éprouver une contrariété plus cruelle que celle qui vient de nous arriver, il est certain que la fatalité s'en mêle; nous sommes au désespoir, ma tante et moi : vous allez juger si nous en avons sujet.

Nous avons été passer huit jours à R...... pour une chose qui me prépare encore un nouveau chagrin, et dont je vous parlerai après : nous sommes revenues hier au soir. A notre arrivée, nous avons appris que M. d'Arceval est venu, il est resté trois jours à Versilly, il en est reparti hier au

matin. On ne sait pas ce qui s'est passé dans l'intérieur, mais tous les domestiques sont congédiés, même le vieux Latour, on ne sait pas ce qu'il est devenu. M. d'Arceval n'a vu personne, que M. Ferlon à qui il a donné ordre de faire faire des affiches, et de mettre en vente son bien d'ici, tout meublé, tout arrangé; il a fixé un prix très-modique, afin d'en être plutôt débarrasssé. M. Ferlon sort d'ici, qui nous a conté ce que je vous dis; le Marquis avait l'air fort triste et fort soucieux, il a pourtant dit que ses affaires en Ar..... étaient terminées à son avantage. M. Ferlon lui a demandé de vos nouvelles, il a prié qu'on ne lui parlât pas de vous; le notaire lui a demandé, s'il pouvait vous faire passer vos revenus, en cas que vous les ré-

clamassiez. Oh ! sans doute, a répondu votre père, tout ce qui est à elle doit lui être remis. Il a fermé sa maison, a donné les clefs à M. Ferlon, et il est parti emmenant avec lui sa femme et Félicité. Ma tante a demandé, s'il n'avait pas parlé d'elle ; il paraît qu'il n'a pas seulement prononcé son nom, du moins chez M. Ferlon. Il a bien fallu qu'il laissât son adresse au notaire ; ma tante compte lui écrire incessamment, c'est-à dire, lorsqu'elle sera sûre que sa lettre lui parviendra directement ; car elle craint qu'Eléonore n'aille encore faire quelques tours d'adresse, qui suppriment les lumières qu'il est tems de donner enfin au Marquis. M. Ferlon ne sait comment s'y prendre à cause de vous ; vous avez des droits sur ce bien-ci, puisque le compte de

la succession de votre maman ne vous est pas encore rendu définitivement. D'ailleurs on croit que le bien vient en grande partie du côté de votre mère; vous avez des effets dans la maison, étant partie sans rien emporter : ma tante a dit à M. Ferlon qu'elle savait où vous étiez, il a prié en grace qu'on vous fît venir promptement. Ainsi vous voyez, ma chère, combien à présent votre retour est nécessaire, et même indispensable; nous pensons que toutes vos belles chimères d'obéissance doivent disparaître devant un intérêt aussi majeur. Si ce qui vous touche personnellement ne suffit pas pour vous déterminer, songez qu'il y va de l'intérêt même de votre père : les créanciers de madame son épouse vont mettre haro sur le bien

qu'il veut vendre, et tous les intéressés étant absens, les frais de justice prendront les trois quarts du bien: d'ailleurs, si vous vous obstiniez à ne pas revenir, le ministère public réclamera vos droits, et le fera avec moins de respect pour M. d'Arceval, que vous ne le feriez vous-même.

Une autre raison qui doit hâter votre retour, c'est que madame de Méran (chez laquelle il convient à présent que vous descendiez) est obligée de faire, le plutôt possible, un voyage à Paris, pour consulter les médecins; c'est pour cela que nous avons été à R***; mais la Faculté ne connaît rien au mal de ma pauvre tante, et conseille elle-même le voyage de Paris. Je ne vous ai pas parlé de cela dans mes lettres, parce que j'ai toujours es-

péré que le mal ne deviendrait pas plus sérieux que par le passé : je ne voulais pas ajouter à vos chagrins, sachant combien vous aimez madame de Méran ; et cela n'eût-il dû affecter que moi, je vous connais assez bonne pour partager ma peine : vous jugez qu'elle est grande ! Le mal de ma tante n'a fait qu'augmenter depuis votre départ ; son courage et sa patience feraient croire à des yeux indifférens qu'elle souffre très-peu ; mais moi qui la connais bien, qui la vois changer tous les jours de plus en plus, qui sais qu'elle peut à peine digérer et dormir, moi à qui elle est si chère ! qui n'ai plus qu'elle au monde ! je ne me trompe pas ; elle s'est déterminée à consulter à R*** par amitié pour moi ;

le résultat de la consultation est que les palliatifs, employés jusqu'ici, n'étant pas des moyens curatifs, il faut aller à Paris. Je l'accompagnerai : elle compte que vous ne refuserez pas d'être du voyage : elle serait partie dans huit jours, mais elle attendra huit autres jours encore pour vous donner le tems de revenir et de terminer vos affaires avec M. Ferlon. Songez bien, chère Nathalie, que vous n'avez pas de meilleur parti à prendre ; que vous devez quelques déférences à l'ancienne amie de votre maman, qui s'est montrée la vôtre depuis que vous existez ; que sous la conduite de ma tante, vous serez à votre place; et que si votre papa est devenu indifférent pour vous, comme il ne le paraît que trop

par la conduite qu'il vient de tenir; vous êtes en risque d'attendre toute votre vie la révocation de son ordre ridicule : qu'au contraire, si M. d'Arceval a été induit en erreur sur votre compte, par quelques menées de votre belle-mère, ce sera lui rendre un grand service que de l'éclairer; et que s'il vous chérit, comme cela ne peut manquer d'arriver, dès qu'il sera détrompé, il ne pourra qu'applaudir à la précaution sage que vous aurez prise, de vous mettre sous la protection de madame de Méran, lorsque votre protecteur naturel a paru vous abandonner. Vos preuves d'obéissance sont faites, et fort au-delà de ce que le devoir vous imposait. Je ne vous cache pas que je prendrais, à présent, vo tre

refus de revenir, pour une preuve de l'*intérêt vif :* prenez garde de ne pas me donner ce soupçon-là.

Je ne saurais m'affliger tout-à-fait de ce qui vient d'arriver chez vous, puisque cela va nous rapprocher : nous serons deux pour avoir soin de ma tante, et j'ai l'espoir que cette réunion de sentimens et d'attentions, dont elle sera l'objet, vaudra autant que tous les secours de la médecine, pour rétablir sa santé.

Madame de Méran fait chercher le bon homme La Tour, pour le prendre à son service; elle le mettra concierge ici pendant notre absence, car nous emmènerons Suzanne.

Je joins ici la rescription que vous attendez. Je vous prie de me mander

sur-le-champ le jour où vous arriverez ; nous enverrons au-devant de vous, à l'endroit que vous indiquerez ; peut-être irai-je moi-même avec Suzanne : je hâte cet instant par mes plus tendres vœux. Au revoir ; ma tante vous embrasse et vous attend : j'espère ne plus vous dire cela en vain.

Stéphanie.

LETTRE XV.

Stéphanie à Nathalie.

Comment se peut-il, mon amie, que votre réponse se fasse tant attendre, quand vous savez la position où se trouve ma tante! quand vous savez que le retard qu'elle met à son départ n'a que vous pour objet, et que c'est aux dépens de sa santé qu'elle vous oblige Si vous n'acceptez pas ses offres, si rien au monde ne peut vous résoudre à renoncer à ce que vous avez si improprement appelé votre devoir; si c'est en vain que la raison et l'amitié se réunissent pour vous rappeler, ou, pour parler plus clairement

encore, si rien ne peut contrebalancer l'*intérêt vif*, au moins, faites-moi la grace de me répondre, de me refuser positivement; et le lendemain du jour où je recevrai votre réponse, nous partirons pour Paris; car mes alarmes sur la santé de ma tante, vont toujours en augmentant. Elle a jugé convenable d'interrompre les petites précautions qu'elle prenait, d'abord, parce qu'elle les trouve inutiles, et, ensuite, parce qu'elle dit que les médecins n'étant jamais d'accord, ceux de Paris changeront tout le traitement de ceux de province, et qu'ainsi, il vaut mieux suspendre tous les remèdes que de passer subitement par les contraires. Avec ce raisonnement, il me semble qu'elle est plus souffrante, et je meurs d'impatience de partir. Il n'y

avait que le désir de vous être utile qui pût apporter du retard à un voyage que je crois si nécessaire ; et voyez quel chagrin s'apprête pour moi, si c'est inutilement pour vous que j'aurai risqué de ne pas faire prendre la maladie à tems ! Au nom du ciel, répondez-moi, et arrivez sous huitaine ; il m'est impossible de vous donner plus de tems. Si votre réponse tarde, elle ne nous trouvera plus ici ; mais, à mon arrivée à Paris, je vous enverrai mon adresse ; car je suis bien loin de vouloir vous abandonner. Je vous plains ! ah ! je vous plains du fond de mon cœur ! non pas tant de ce qui vous est arrivé, par la faute d'autrui, que de toutes les préventions qui se sont emparées de votre esprit, et desquelles vous ne voulez pas vous départir. Vous

êtes bien la fille de M. d'Arceval : une fois que vous vous êtes mise une chose en tête, aucun pouvoir humain n'est capable de l'en ôter. Ah! qu'on vous a bien prise par votre faible, en vous écrivant ces mots magiques : *Je vous ordonne de rester où vous êtes.* Quelle puissance ils ont! votre belle-mère vous connaissait bien! elle était sûre de vous enchaîner par ces terribles paroles, plus que si elle vous eût fait mettre les fers ; car...... Ma tante me fait appeler : se trouve-t-elle plus malade ?

A sept heures du soir.

Heureusement, ma crainte était mal fondée! c'était pour parler à votre bon Latour que ma tante me demandait : on l'a trouvé chez le père Laroche ; je ne

sais pourquoi on n'y a pas pensé plutôt, car il était naturel qu'il fût là : ces deux vieux serviteurs de votre maison s'étaient réunis pour déplorer ensemble ce qui vient d'arriver, gémir de votre absence, et même encore d'autre chose.

Je ne sais comment vous rendre le récit que je viens d'entendre de la bouche de Latour; cependant, il faut que vous en ayez connaissance : madame de Méran juge qu'il le faut absolument, tant pour vous déterminer à venir ici sans délai, que pour vous mettre à portée de juger votre odieuse belle-mère, et vous tenir en garde contre son atroce méchanceté.

M. d'Arceval est arrivé le soir, sans être attendu, pour se donner le plaisir de surprendre sa *fidelle* épouse; il

a quitté sa voiture avant d'approcher de la maison; il est entré chez lui, seul et à pied; il n'a trouvé dans la cour que Latour; et lui faisant signe de la main de ne rien dire, il est monté, sans bruit, à l'appartement de madame. Latour l'a suivi comme machinalement; et dans la joie de revoir son maître, il n'a pas songé à s'en éloigner, par discrétion. M. d'Arceval ouvrant la porte doucement, a trouvé madame, ayant sur ses genoux un enfant très-jeune qu'elle caressait tendrement; à côté d'elle, était assise une jeune femme du village, et debout, derrière son fauteuil, était sa femme de chambre Félicité. Représentez-vous ce coup de théâtre et l'étonnement mutuel des deux époux; ils furent tous deux quelques momens immobiles : enfin, ma-

dame d'Arceval, qui ne perd pas la tête, pose l'enfant sur les genoux de sa nourrice, et court se jeter au col de son mari avec les plus grands témoignages de joie : il l'embrasse avec sa tendresse ordinaire ; et tout de suite il demande quel est cet enfant. « Ah! dit madame d'Arceval sans se déconcerter, sans le moindre embarras, ne le demandez pas, mon ami; qu'il vous suffise de savoir qu'il est charmant, et qu'il doit vous être cher; mais il va disparaître. » Et faisant signe à la nourrice d'emporter l'enfant, elle ajoute : « J'ai résolu d'en prendre soin, comme s'il m'appartenait : il est de votre sang; puis-je ne pas l'aimer? » — De mon sang? répéta le marquis extrêmement surpris. — Oui, mon cher; vous jugez bien que sa mère ne peut ni ne doit

s'en occuper, et qu'il convient que je....
— Et qui donc est sa mère? — Mon dieu! pourquoi cette question? — Ne puis-je savoir, madame, qui est la mère de cet enfant? — Puisque vous le voulez absolument...., il faut bien....; mais il m'est affreux de vous porter ce coup....; souffrez que je me taise. Si j'avais prévu votre arrivée, vous n'auriez jamais rien su de cette déplorable aventure (ici, sans doute, elle disait vrai); mais vous m'avez surprise; ne vous en prenez qu'à vous-même de cette cruelle découverte. — Enfin, cet enfant doit le jour à.....? — A votre fille, à Nathalie..... La foudre tombant aux pieds de votre pauvre père, ne l'aurait pas plus étonné, accablé, anéanti. Latour qui, de la porte ouverte, avait tout vu et tout entendu,

ne put s'empêcher de s'écrier : *Cela n'est pas vrai! cela n'est pas vrai! Oh! l'horreur!* et il s'enfuit, indigné de cette exécrable calomnie. Il alla s'enfermer dans sa chambre, de sorte qu'il n'entendit pas le reste de la conversation; mais on peut en juger par le commencement. Au soupé, Latour reparut pour servir à table : ce repas fut fort triste; M. d'Arceval ne parla pas du tout; madame dit quelques lieux communs de consolation, tels que : C'est un malheur; mais il faut prendre son parti : j'ai été aussi désolée que vous pouvez l'être; ce n'est pas ma faute : vous n'êtes pas le seul à qui ces sortes de choses arrivent, etc., etc. Quand les domestiques furent retirés, la conversation devint, sans doute, plus animée; car ils entendirent parler

très-haut. Latour vint, à l'heure du coucher, offrir ses services à son maître; on le renvoya brusquement; on n'avait, dit on, besoin de personne. Il demanda à quelle heure il entrerait le lendemain chez monsieur; on lui répondit qu'on le ferait appeler. Il sentit alors qu'il serait congédié, et ne se trompa point. Le lendemain, son maître lui cria d'une voix altérée, du haut de l'escalier, qu'il eût à monter sur le champ. Il monta. Madame d'Arceval remit un registre à son mari, et le laissa seul avec Latour. Le marquis retournait d'une main tremblante les feuilles du registre; et sans rien lire, il dit à Latour: — Votre service ne me convient plus; prenez votre parti. Combien vous est-il dû de gages?
— Monsieur voudrait-il bien, reprit

Latour, me dire en quoi je l'ai mécontenté ? Je ne pense pas m'être écarté de mon devoir depuis plus de cinquante ans que j'ai l'honneur de servir sa famille et lui-même. — Je n'ai pas de compte à vous rendre ; vous ne me convenez plus ; je vous donne votre congé, vous devez le prendre et vous taire. — Sans doute, un domestique qui n'est pas attaché à son maître, un homme qu'on n'a pas honoré d'une confiance intime pendant cinquante ans, un homme à qui la conscience reproche quelque chose, prend son congé sans mot dire ; mais vous savez bien, monsieur, que ce n'est pas le cas où je suis : vous me connaissez bien, et.... — Je ne veux pas de représentations ; je suis votre maître : eussiez-vous cent ans à compter à

mon service, si vous ne me convenez plus, j'ai le droit de vous renvoyer; vous ne resterez pas chez moi malgré moi, je pense. — Non, monsieur; et si vous devez encore en partir, ce serait bien malgré moi que j'y resterais; je n'y vivais, depuis deux ans, que de l'espérance de vous y revoir; sans cela, il y a long-tems que ne pouvant souffrir ce que j'y voyais, je.... — Taisez-vous, et pas un mot contraire au respect que vous devez à votre maitresse, et que vous lui devez à tous égards. — Je dois respecter votre épouse, monsieur, je le sais; mais sans ce titre..... — Insolent! sors de ma présence, si tu veux éviter le traitement que tu mérites. Latour (reculant quelques pas) —Epargnez-vous, monsieur le marquis, le tort de maltraiter un

vieillard. Je sors : je suis congédié ; et maintenant que je ne suis plus votre domestique, écoutez, sans colère, les derniers mots d'un honnête homme qui mérite quelque croyance. Les anges ne sont ni plus purs, ni plus innocens que mademoiselle d'Arceval : je réponds, sur ma vie, de l'honnêteté de votre malheureuse fille. — Je ne veux pas qu'on me parle d'elle. — On nous avait dit qu'elle était avec vous. — Que vous importe où elle est ? — Hélas ! peut-être errante, proscrite, abandonnée, digne de l'amour et du respect du monde entier, elle...... — Vous abusez de ma patience, Latour ; sortez, retirez-vous........ Ah ! votre compte n'est pas fait (reprenant le registre) ; c'est, sans doute, cela qui vous arrête : voyons ce qui vous est dû. —

Vous vous trompez, monsieur le marquis, je ne suis pas arrêté par ce motif; et si on ne vous avait pas prévenu contre moi, vous me rendriez plus de justice : mais rendez-la à votre fille ; et tremblez qu'un jour les pleurs du repentir n'arrosent un visage que vous me montrez terrible dans ce moment-ci, parce que je vous parle en faveur d'un digne enfant qui..... — Songes-tu que l'honneur de ma maison.... — Il m'est aussi cher qu'à vous, cet honneur. — En ce cas, tu garderas le silence. — Je ne vous le promets pas : je vanterai partout la vertu de votre respectable fille ; et si on ose la calomnier, Dieu lui-même m'ordonne de parler pour sa défense. — Je vois que le secret a été bien gardé, puisque, dans ma maison même, on ignore

la vérité. — Détrompez-vous, monsieur, on ne l'ignore nulle part. Il est une vérité que vous découvrirez un jour; mais mademoiselle Nathalie est la vertu et l'honnêteté même : c'est une vérité que je publierai partout, celle-là : qu'on ne me provoque pas pour en dire une autre. Ciel! on met ma discrétion à une belle épreuve! Mais, adieu, monsieur le marquis. Si les morts savent ce qui se passe sur la terre, M. votre père est un peu surpris dans ce moment-ci. Fallait-il vous avoir chéri depuis votre enfance jusqu'à présent, pour être chassé sans cause! Mais, pardon, je m'en vas, je m'en vas; et dans un moment, il ne vous restera pas un seul ami dans votre maison. Si par la suite il vous prend un remords, le vieux Latour, qui vous a

élevé, qui a fermé les yeux de vos père et mère, qui espérait fermer les siens dans votre famille qu'il a tant aimée, sera toujours à vos ordres. En prononçant ces derniers mots, le vieillard versait des larmes; et tout en disant je m'en vas, il restait. Le marquis, cherchant toujours dans son registre, ne lui répondait pas; peut-être était-il attendri : mais on était aux écoutes. La marquise entra.—Eh bien, mon cher, ce vieil hypocrite est-il payé? s'en va-t-il? — Hypocrite! moi! s'écria Latour. — Taisez-vous, dit votre père à son fidèle serviteur, taisez-vous et sortez. Latour sortit, et il n'a pas revu le marquis.

Ce pauvre Latour est sans argent et sans habits; il a laissé ceux qui ap-

partenaient à la maison : ma tante va le faire habiller, et il demeurera chez elle ; il est enchanté de cela, il espère vous revoir bientôt, et cela le console de tout.

Vous voyez à présent, ma chère, à quel point votre retour est nécessaire ; vous voyez que les bruits qui outragent votre honneur peuvent se répandre, puisque votre odieuse calomniatrice a tant d'intérêt de les distribuer, ayant si facilement réussi près de celui qui en avait tant à n'y pas croire : elle va, n'en doutez pas, essayer envers d'autres un semblable succès. Songez que l'éloignement appelle le soupçon : ceux qui ignorent comment vous êtes partie d'ici, qui ne vous voient point revenir, qui en-

tendent des propos à demi couverts, tels que la méchanceté les débite, qui verront que votre père met son bien en vente tout d'un coup sans respecter ni vos droits, ni votre réputation, s'étonneront sans doute que vous ayez ainsi démenti votre conduite passée, et tous les principes d'une éducation qui a servi de modèle aux autres; mais tout en s'en étonnant, ils y croiront, parce qu'on aime à croire le mal; les plus honnêtes gens en douteront, mais le doute même est une injure. Si la femme de César ne devait pas être soupçonnée, certainement vous ne devez pas l'être plus qu'elle. Mais sûrement tout ce que je vous dis est superflu : vous êtes à présent convaincue de la nécessité de votre

retour ; je vous attends, et ne doute pas de votre prochaine arrivée. M. Ferlon dit que quelques heures suffiront pour régler vos affaires, et qu'il les terminera bien sans vous. J'ai passé la nuit pour que ma lettre fût finie pour l'heure de la poste, vous l'aurez dimanche, et vous pouvez être ici à la fin de la semaine.

Stéphanie.

LETTRE XVI.

A Stéphanie, sous la dictée de Nathalie.

Pardon, mademoiselle, si je me sers d'une main étrangère pour vous accuser la réception de vos deux dernières lettres ; je n'ai pas pu encore en lire aucune, parce que je suis malade, par suite d'un accident terrible qui m'est arrivé une heure avant de recevoir votre première lettre. Je puis dire avoir vu la mort de fort près : grâces à Dieu, je suis, à ce qu'on croit, hors de danger, mais encore si faible, si froissée, qu'il m'est impossible d'écrire moi-même ; je crains

bien ne le pouvoir pas de sitôt, car ma main droite a été fort foulée. J'aurais voulu attendre que je pusse écrire, car je sais que vous aurez la bonté d'être inquiète de mon état; mais votre seconde lettre ayant suivi de près la première, je crains que vous ne soyez déjà alarmée de mon silence. Je n'ai pas voulu me faire lire vos lettres, parce qu'elles peuvent contenir des choses qui ne doivent être vues que de moi : aussitôt que je pourrai les lire, je le ferai, et dès qu'il me sera possible d'écrire j'y répondrai; en attendant, soyez tranquille sur mon état. Je suis très-bien soignée; on a mille bontés pour moi, et je me crois bientôt dans le chemin de la convalescence : Mon respect à madame votre tante, et million d'assurances d'attachement

à vous, mademoiselle, de la part de votre très-humble servante.

NATHALIE.

LETTRE XVII.

Stéphanie à Nathalie.

A Paris, le.....

TOUT extraordinaire que soit le billet que je viens de recevoir de vous, mademoiselle, et qui m'a été envoyé ici, je tiens à la parole que je vous ai donnée de vous écrire à mon arrivée dans la Capitale ; nous y sommes depuis quatre jours : la santé de ma tante ne nous a pas permis d'attendre plus long-temps votre réponse, qui me pa-

raît si singulière, que je ne peux pas vous exprimer à quel point je suis surprise de votre style, et de cette annonce de ne pouvoir pas m'écrire de sitôt. Si vous êtes malade, comme vous le dites, il n'en aurait coûté qu'une ligne de plus à votre secrétaire pour me dire ce que vous avez : et cette cérémonie de *mademoiselle, votre très-humble servante;* il m'est impossible de m'expliquer ce changement de style, surtout dans une circonstance où je crois qu'une amie peut vous être de quelqu'utilité. Je ne veux pas soupçonner autre chose que ce que vous dites; cependant, vous avouerez qu'après avoir tant résisté, pour venir retrouver ceux qui prennent à vous un intérêt si tendre, il est singulier qu'une maladie arrive

ainsi, à point nommé, tout juste pour vous empêcher de quitter le lieu où vous êtes, quand les évènemens vous en font une loi. Au reste, il est sans doute inutile que je vous écrive plus longuement, puisque vous ne prenez plus la peine de lire mes lettres. Croyez-moi pourtant, ma chère Nathalie, ce n'est pas le cas de vous brouiller avec moi, et surtout avec ma tante; pour celle ci, elle dit qu'il faut attendre pour juger au juste, si vous renoncez ou non à notre amitié; elle condamne ma manière de juger votre billet, je suis assez franche pour vous l'avouer; mais par une suite de ma franchise, je vous écris comme je pense, comme je suis affectée. Il dépend de vous de ramener mon opinion; si elle a

dévié, vous avez dans mon cœur un avocat très-éloquent qui plaide votre cause, et qui fait des vœux pour votre rétablissement, s'il est vrai que vous soyez malade, et pour une cure plus importante encore, si malheureusement l'*intérêt vif* était l'unique raison de votre refroidissement pour moi.

Adieu, ma chère, ma très-chère amie, n'ajoutez rien à vos malheurs par votre faute ; quel dommage que vous n'ayez pas suivi mes conseils! Quelle étrange fatalité s'oppose à ce que nous avions cru si bien concerté ma tante et moi, pour vous ! Quel malheur ! si ceci allait donner beau jeu à la malignité : vous ne savez pas à quel point vous m'intéressez, et vous m'intéresserez toute ma vie !

C'est bien malgré moi que j'imite votre cérémonial, en me signant votre très-humble servante,

Stéphanie, *à l'hôtel de... rue de...*

LETTRE XVIII.

Le curé de Salci à mademoiselle Stéphanie de Sénoncourt.

Voici, mademoiselle, un nouveau secrétaire de mademoiselle Nathalie, il désire être plus heureux que le premier, et obtenir de vous un peu plus de confiance, quoique l'autre n'ait dit que la vérité, et que celui-ci n'ait pas non plus le projet de dire autre chose.

Il convient d'abord (du moins votre

amie l'exige), de vous éclairer sur le cérémonial du billet qui vous a déplu ; ce billet n'a été dicté que pour vous tranquilliser sur le sort de vos deux lettres ; il est la marque la moins équivoque de l'attentive amitié de mademoiselle ; car dans l'état affreux où elle était alors, elle eût été très-excusable de ne pas songer à vous écrire, elle n'avait auprès d'elle personne qui sût tenir une plume que le laquais de M. Durand. St.-Jean dont elle a eu quelquefois occasion de vous parler ; ce St.-Jean vous connaît, mademoiselle ; du moins il connaît votre nom, ayant servi sous les ordres de M. votre père ; il avait plusieurs fois parlé à mademoiselle Nathalie de M. de Sénoncourt, dont il a reçu les derniers soupirs, et dont il chérit et res-

pecte la mémoire. Notre chère malade, par une présence d'esprit qui ne la quitte jamais, a senti que dans l'état de domesticité où elle se trouve présentement, un ton de familiarité pouvait, sinon découvrir son secret, du moins être suspect à St.-Jean, qui n'aurait pu manquer de s'étonner de votre intimité avec celle qui fait la cuisine chez M. Durand. Comme ce laquais qui n'est pas non plus tout-à-fait né pour l'être, a souvent laissé voir des doutes sur l'état et la naissance de votre amie, le style familier eût pu confirmer ces doutes, et c'est ce qu'on a voulu éviter. Je n'ajouterai aucune réflexion; je vous laisse à celles que vous pouvez faire d'après cette explication, et je passe à une autre un peu plus importante.

Je n'écris pas sous la dictée de mademoiselle d'Arceval; il ne m'est pas permis d'être assez long-tems chez M. Durand, pour pouvoir rendre ce service à votre respectable amie, dont je m'honore d'être le confident. Elle m'a prié de vous conter ce qui lui est arrivé : il est, dans son nouveau malheur, des circonstances dont je suis mieux informé qu'elle-même; ainsi je n'ai pas besoin de sa présence pour ce triste récit.

On blanchissait le linge de M. Durand, mademoiselle Nathalie s'occupait avec les femmes qu'elle avait louées à cet effet; elle était au bord de l'eau, ayant l'étang derrière elle; elle pliait un drap : ce grand morceau de toile demandait un plus grand espace de terrein que n'en pouvait fournir la

personne qui pliait avec elle, étant gênée par une voiture qui se trouvait derrière ; votre amie recula quelques pas en arrière ; sans songer à l'étang ; son pied glissa, elle tomba à la renverse dans l'eau ; en cet endroit l'étang est très profond, parce qu'il y a une source ; on la crut perdue, d'autant plus que son corps disparut tout-à-fait. Aux cris que firent les blanchisseuses, le muet qui se promenait près de là, accourut, et se jeta à l'eau ; il plongea, et eut le bonheur de saisir les longs cheveux de la pauvre noyée ; il les tourna autour de son bras, et nageant de l'autre main, il la ramena sur le bord. Elle était sans connaissance et sans mouvement ; il la crut morte, et l'effroi que lui causa cette pensée, joint au violent effort qu'il venait de

faire, (car quoiqu'il nage très-bien, ses habits avaient été un obstacle à son agilité), lui ôta à lui-même et la connaissance et les forces; il retomba dans l'étang. Par un de ces coups que la Providence ménage, et dont les sots font honneur au hasard, St.-Jean qui arrivait de M...... passa dans le moment; il prit la longue perche de la charrette; le muet levait machinalement une main, et machinalement aussi, cette main saisit la perche que St.-Jean lui présenta; comme c'était très-près du bord, St.-Jean, à l'aide de deux femmes, vint à bout de ramener aussi l'infortuné. Pendant qu'il s'en occupait, d'autres femmes secouraient Nathalie; elles la portèrent à la maison; une d'elles alla chercher le chirurgien, qui arriva, comme on rapportait aussi

son sauveur. Il employa avec succès les secours de son art, et parvint à obtenir qu'ils donnassent tous deux des signes d'existence. Le muet fut le premier qui en donna; les gens qui l'entouraient prétendent qu'il prononça alors très-distinctement ces mots, *où est-elle ?* mais, c'est sûrement une imagination de ces gens-là. St.-Jean allait alternativement d'une chambre à l'autre, et le chirurgien croit avoir observé que chaque fois qu'il rentrait dans celle de l'autre malade, et qu'il disait : *mademoiselle Nathalie va mieux*, ou bien *elle a repris toute sa connaissance*, le muet allait mieux aussi ; ce qui se connaissait à son pouls et à sa couleur. Mais la fièvre prit à tous les deux, celle de Nathalie devint violente; il survint des accidens,

sa vie fut en danger : ce fut alors qu'elle me demanda. M. Durand consentit à ce qu'on vînt me chercher, à condition qu'il ne verrait rien de mes *momeries*. N'ayant pas besoin de l'avoir pour témoin, j'y allai; je donnai à la malade tous les secours qu'elle désirait de mon ministère ; sa bonté, sa charité lui ont attaché tout ce qui l'entoure, et nommément la femme et la fille de Pierre Bourit, elles ne l'ont pas quittée pendant sa maladie, et probablement la fille va rester chez M. Durand. Quand le moment où je devais être seul avec la malade fut passé, St.-Jean, Toinette et la famille Bourit entrèrent dans le cabinet, pour assister aux autres cérémonies; tout ce petit auditoire fondait en larmes : Nathalie seule n'en versait pas ; elle me fit dé-

positaire de ses dernières volontés, pour son père, et pour vous, mademoiselle; elle déclara qu'elle pardonnait à sa belle-mère, tout cela sans nommer personne : obéissante et soumise jusqu'à son dernier moment, sans blesser la fidélité du secret qui lui a été commandé. Elle fit quelques dispositions verbales, en faveur de ceux qui la pleuraient. Ah! personne ne voulait de sa succession, et on se trouve aujourd'hui bien heureux de ne pas l'avoir. Comme le cabinet est fort petit, on avait laissé la porte ouverte; le chirurgien arriva, il s'agenouilla comme les autres; tout le monde avait les yeux fixés sur lui : tout-à-coup on entendit un grand bruit, comme de quelque chose qui tombe sur le plancher; on regarda, et on vit le

muet qui avait la tête dans le cabinet, et le reste du corps dans la cuisine; il était tombé sans connaissance, et tellement mal, que le chirurgien me conseillait de l'administrer aussi; mais on le reporta sur son lit, et les secours le rappelèrent à la vie. Je retournai à l'église, avec mon clerc, par le jardin, comme j'étais venu. Le soir, je revins par le même chemin revoir mes malades, que je trouvai infiniment mieux; ce mieux s'est toujours soutenu: et mademoiselle Nathalie est à présent fort bien; elle mange, elle marche, elle ordonne même la cuisine à Toinette et à Rosalie Bourit: mais elle ne peut pas se servir de sa main droite, parce que, quand son libérateur la sortit de l'eau, et la mit sans précaution sur le bord, tout

le poids du corps tomba sur le poignet ; et le foula ; on ne s'en apperçut pas d'abord, ayant à songer à bien autre chose, de manière que cette foulure négligée demandera du tems pour guérir.

Pour lui, il se porte, à présent, très-bien ; il est souvent près de Nathalie : il la voit, il l'entend ; cela lui rend la santé. On peut s'en rapporter à votre amie, pour la conduite qu'elle doit tenir envers lui. Mais comment refuser sa présence à quelqu'un à qui l'on doit la vie, et qui est trop délicat, trop généreux, pour se prévaloir d'un si important service, quoique pour le rendre il ait risqué sa propre existence.

Cet événement m'a donné entrée chez M. Durand. Mademoiselle d'Ar-

ceval voudrait bien que cela amenât un heureux changement dans les opinions de cet homme : elle se féliciterait, dit-elle, d'avoir été l'auteur de sa conversion ; mais on ne peut se flatter de rien encore. L'entêtement de l'ignorance et de la prévention est ce qu'il y a au monde de plus difficile à vaincre : il faut se contenter de prêcher d'exemple, et attendre le moment que Dieu a marqué. Certes, la conduite de mademoiselle Nathalie et celle du muet valent tous les sermons possibles. Si M. Durand veut réfléchir, il peut se dire à lui-même : « Voilà deux êtres » pleins de religion, dont la société » est délicieuse ; il faut croire que la » vraie dévotion n'a rien de farouche, » rien d'intolérant, et que le philoso-» phisme a calomnié la religion, en

» lui prêtant ses propres défauts. » Je désire qu'un jour il puisse dire cela : en attendant, j'ai pour lui, quand je le rencontre, tous les égards de la politesse; il me les rend à sa manière, et nous ne sommes pas mal ensemble.

Le chirurgien ne comprend rien à une question que lui fait M. Durand, chaque fois qu'il le voit; il lui demande toujours si cette maladie coûtera douze cent quarante-huit francs; et comme on lui répond qu'il s'en faudra de beaucoup que cela monte à une si forte somme, il est content. Je ne concevais rien moi-même à cette question; mais la malade m'a appris le mot de l'énigme.

Recevez, mademoiselle, avec toutes les assurances d'amitié de mademoi-

selle d'Arceval, celles du sincère respect de votre, etc.

Le Curé de Salci.

LETTRE XIX.

Stéphanie à Nathalie.

C'est à genoux que je vous écris, ma très-chère amie, c'est à genoux que je vous demande pardon de l'indigne lettre que je vous ai écrite; je ne saurais vous exprimer à quel point je me repens d'avoir osé vous mal juger! d'avoir eu l'imprudence de suivre mon premier mouvement et risqué d'*ajouter affliction à l'affligée.* Pauvre malheureuse amie! de qui donc attendrez-

vous de la consolation, si votre Stéphanie elle-même se joint à ceux qui vous insultent par des soupçons odieux! Quelle humiliation pour moi! que je me veux de mal! que je me parais petite et indigne du pardon que je sollicite! Il n'y a au monde que votre cœur qui puisse être capable d'oublier un pareil outrage, si déplacé sous tous les rapports, et qui a dû vous être d'autant plus sensible, qu'il vous est venu d'une main chérie; et dans quelle circonstance, encore! dans quel moment me suis-je rendue coupable! O! ma chère Nathalie! quoi! vous étiez mourante! et dans cet instant même votre meilleure amie vous a insultée! Mes larmes effacent ce que j'écris; mais elles n'effacent pas ma faute. Ah! si je pouvais quitter ma tante! si je

pouvais voler près de vous! rien ne m'arrêterait pour aller partager le bonheur de ceux qui vous rendent les soins que votre situation exige. Heureusement M. votre pasteur me tranquillise; je crois, sur sa parole, que le danger est passé : puisse la lettre que je vais le supplier de m'écrire, confirmer mon espérance! O ma Nathalie! je vous en conjure au nom de Dieu, mettez un mot, un seul mot dans la lettre de M. le curé, un mot de pardon, mon amie! j'en ai si grand besoin! soyez assez généreuse pour m'accorder cette grace. Ecrivez de la main gauche, comme je vous ai vu faire quelquefois : oh! que vous m'obligerez!

Pauvre muet! comme je l'aime à présent qu'il vous a sauvé la vie! Je veux

que vous l'embrassiez pour moi, oui, que vous l'embrassiez, que vous lui disiez : « J'ai une amie, une bonne » amie ; quoiqu'elle m'ait injuriée, » elle m'aime sincèrement ; elle vous » met à présent dans son cœur sur » la même ligne que sa tante et moi. » Entendez-vous, ma chère, il faut faire ce que je vous dis ; tous ceux qui vous entourent, sont devenus mes amis : mais, ce muet ! sauriez vous quelque chose, que je puisse faire pour lui ? Parlez, n'hésitez pas, je suis prête à tout pour l'obliger.

J'ai consulté le médecin de ma tante, il m'a donné la petite recette que je joins ici, pour baigner votre main ; il assure que ce bain est infaillible, et vous guérira promptement.

Je vous embrasse mille fois, je vous

demande la grace de me procurer de vos nouvelles sur-le-champ, et de me pardonner ce que je ne me pardonnerai jamais à moi-même.

STÉPHANIE.

LETTRE XX.

Stéphanie à M. le curé de Salci.

Je ne sais pas de termes, Monsieur, qui puissent vous exprimer ma reconnaissance de vos soins paternels pour ma malheureuse amie; vous ne savez pas que vous obligez deux personnes à la fois, et que, partageant tout ce qu'elle souffre, je partage

aussi toute sa sensibilité pour vos bontés.

De quel cruel événement vous me faites part! et que j'en redoute les suites! non pas précisément pour la santé de mon amie, vous me rassurez à cet égard; mais connaissant à quel point elle est sensible et reconnaissante, je crains l'excessive obligation qu'elle a à ce muet; il n'en faut pas tant pour engager les affections d'une jeune personne; et qui sait s'il peut jamais prétendre à celles de mademoiselle d'Arceval? L'ami, le protégé, peut-être le parent de M. Durand, peut-il jamais convenir à Nathalie? Et s'il ne lui convient pas, comme tout porte à le croire, quel malheur qu'il soit si intéressant! et que mon amie lui soit si obligée!

Si mademoiselle d'Arceval ressemblait à tant de filles de notre âge, je serais moins alarmée : celles qui ne sont susceptibles que d'impressions légères, celles qui ne se déterminent que par des motifs vulgaires pour le choix d'un mari, seraient beaucoup moins exposées aux dangers d'une séduction durable; mais vous connaissez Nathalie, Monsieur, vous êtes comme moi bien sûr qu'elle ne fera rien contre l'honneur, qu'elle ne cessera pas un moment de veiller sur elle-même, qu'elle s'environnera de toutes les précautions de la prudence. Mais quelle sera la sauve-garde d'un cœur si sensible, si reconnaissant? et si ce cœur s'engage une fois, qui peut voir sans effroi s'ouvrir cette source de nouveaux chagrins pour ma chère

Nathalie ? Plus elle est digne d'être aimée, plus aussi elle est capable d'aimer, et d'aimer fortement : elle y est d'autant plus disposée que, depuis la mort de sa mère, elle n'a pu aimer que moi. Sa belle-mère la hait, son père est indifférent pour elle; son plus plus tendre sentiment est pour moi : et si elle doit un jour en connaître un plus vif, ou du moins d'une autre nature, combien n'importe-t-il pas qu'elle fasse un bon choix?

Cette considération jointe à celles qui naissent des circonstances où elle se trouve d'un autre côté, m'ont fait désirer bien vivement son retour dans notre pays; et ce désir m'a fait la presser d'y revenir avec des instances qui ont été jusqu'à l'indiscrétion, peut-être même jusqu'à l'outrage ; car c'est

outrager une fille comme elle, que de la soupçonner du moindre détour, du plus léger manque de délicatesse; mais soyez assuré, Monsieur, que j'ai paru beaucoup plus coupable que je ne le suis au fond: je ne soupçonne pas Nathalie, mais je l'ai feint pour la déterminer à revenir, en lui donnant lieu de croire que mon estime tenait à son retour. J'espérais vaincre son obstination à demeurer où elle est; obstination qui me paraît fondée sur des idées si fausses, que j'ai cru devoir lui faire entendre qu'on pourrait lui supposer d'autres motifs que ceux de l'obéissance aux ordres de son père, quand tout démontre l'absurdité de ces prétendus ordres, dont l'exécution blesse toutes les convenances.

Ne pensez-vous pas comme moi,

Monsieur, que si M. d'Arceval n'a pas perdu la tête, il est impossible d'expliquer la volonté ridicule qu'il a, que sa fille soit la cuisinière de M. Durand ? M. d'Arceval a son bon sens, ou il ne l'a pas ; s'il l'a, on ne saurait douter que l'ordre qu'il a donné à Nathalie, n'ait été surpris par quelques menées de sa belle-mère ; et dans cette supposition, quel est le père qui s'offenserait qu'on lui désobéît en pareil cas ? S'il a perdu l'esprit, quelle soumission lui doit-on ? Je soutiens que Nathalie fait une sottise en restant où elle est, mais j'avoue qu'on ne saurait avoir des motifs plus respectables que les siens, pour faire une sottise.

J'ose espérer, Monsieur, que vous joindrez encore à vos premières bontés, celle de me donner des nouvelles de

mon amie, s'il lui est impossible d'écrire elle-même : je ne crains pas d'être indiscrète en vous faisant cette prière, on ne saurait lasser la complaisance de celui que la charité conduit. Je ne réclame pas la continuation de vos soins et de vos conseils pour Nathalie, puisque sa situation seule suffit pour la recommander à cette même charité. Qu'heureux sont ceux que ce noble motif dirige ! Il est bien des cas où la philosophie se trouve nulle, bien des cas où elle ferait plus de mal que de bien : il n'en est point où la charité chrétienne ne soit du plus grand poids, comme du plus grand prix.

Pourriez-vous avoir la bonté de me dire, si le St.-Jean qui sert M. Durand n'est pas un ancien sergent d'artillerie, dont le nom de famille est Carnet : c'est

un homme de ce nom qui a reçu les derniers soupirs de mon père mort à l'armée; le domestique qui comme lui assistait M. de Senoncourt à ses derniers momens, nous a dit que mon père avait eu dessein de recommander ce sergent à notre famille : ma tante n'a jamais su depuis ce qu'était devenu cet homme; elle serait heureuse de le retrouver, et de lui marquer sa reconnaissance des soins qu'il a pris de mon père, dont la dernière volonté nous impose le devoir d'aider cet honnête homme, s'il est dans le besoin.

Je ne vous fais pas d'excuses, quoique sans doute je vous en doive beaucoup, et de la longueur de ma lettre, et de la liberté avec laquelle je vous parle de tout ce qui m'affecte relativement à Nathalie. Si ma manière de

penser et de voir diffère de la vôtre, j'ai tort sans doute, et d'y tenir, et de vous la communiquer; mais un sentiment de confiance m'entraîne: il y a un grand nombre de gens dont j'ai mille fois vu les visages, et avec lesquels je serais beaucoup moins prolixe qu'avec vous, quoique je n'aie jamais eu l'honneur de vous apercevoir.

Veuillez recevoir avec indulgence la reconnaissance respectueuse avec laquelle, je suis, Monsieur, votre, etc.

Stéphanie de Senoncourt.

P. S. Ma tante me charge de vous assurer de sa sincère vénération; elle vous recommande sa seconde nièce, et vous prie de dire à cette dernière, que

je suis une étourdie d'avoir oublié de l'embrasser pour madame de Méran, et de l'assurer de la part infinie qu'elle prend à son dernier malheur (pardon, chère tante; mais Nathalie s'en doutait bien sans que je le lui disse). La santé de ma tante est un peu moins mauvaise depuis que nous sommes à Paris, ce que j'attribue au changement d'air; car le médecin n'a encore ordonné, jusqu'ici, que de la dissipation et des amusemens, « voulant, dit-il, se donner le temps de bien connaître la maladie. » Fort différent en cela de MM.. ses confrères, qui commencent par donner des ordonnances, quitte à juger après s'ils ont eu tort ou raison. Celui-ci dit ne voir, jusqu'à présent, aucun danger au mal de ma tante; le ciel soit loué!

LETTRE XXI.

Nathalie à Stéphanie.

Relevez-vous, mon amie, *relevez-vous bien vîte; on croirait que je vous pardonne.* Je ne me méprends pas à votre motif; l'amitié n'a jamais tort; et je ne reçois rien de vous qui ne vous mérite ma reconnaissance. Mais cette main gauche que vous me dites d'employer, se montre, comme vous voyez, très-rétive à ma volonté; je vais trouver quelqu'un qui m'a promis de me suppléer.

(*Ici, M. le curé prend la plume et écrit sous la dictée de Nathalie.*)

Je me croyais dispensée de dicter; et je pense que vous n'auriez rien perdu à avoir en place de mon style, celui de mon secrétaire (le secrétaire n'est pas du tout de cet avis); mais il veut écrire ce que je dirai; c'est une comédie qu'il se donne. Si vous nous voyiez tous deux, vous trouveriez extrêmement drôle que M. le curé de Salci ait l'air d'attendre toutes mes paroles pour les placer sur le papier.

J'ai enfin lu vos deux lettres; j'y reconnais, comme dans tout ce que vous faites, votre bonne amitié pour moi et la vivacité de votre esprit.

Je ne suis presque pas surprise de ce que vous me mandez; ma belle-mère a sur l'esprit de mon père un ascendant inconcevable; j'en ai vu tant de preuves, que rien sur ce point n'a

droit de m'étonner. Il est malheureux que ce soit toujours les méchantes femmes qui s'emparent du gouvernement, tandis que les femmes douces sont très-souvent opprimées.

Je ne crains pas du tout que la calomnie d'Eléonore s'accrédite ; d'abord, elle n'avait intérêt de la faire passer que dans l'oreille de mon père : il ne lui serait pas aisé de l'insinuer dans d'autres, puisque tout notre pays n'est que trop informé de la vérité, et que cette calomnie tardive ne saurait prendre dans l'esprit de ceux qui nous connaissent bien toutes deux. Je n'ignore pas que la multitude accueille toujours les mauvais bruits; mais il faut pourtant qu'ils soient semés avec un peu plus d'adresse. Mon retour à Versilly ne détruirait pas ces bruits, s'ils doi-

vent être reçus; mais j'ai sur cela la sécurité de l'innocence : c'est mon père seul qu'il faudrait détromper; car lui seul s'y trompera. Mais comment parvenir à cela, sans lui donner, sur la vérité, une lumière qui ne vaudra pas mieux pour lui que son erreur? Ce sera l'affaire du tems; c'est surtout celle de la Providence; et comme je ne peux pas mettre mes intérêts en de meilleures mains, j'attends tout d'elle, et je suis parfaitement tranquille ; c'est-à-dire, je le suis présentement; mais je vous avoue qu'au premier moment j'ai été fort affligée.

Je suis très-indifférente sur ce qui a rapport à ma fortune; si mes droits sont légitimes, comme je le crois, la justice elle-même les conservera; mais j'aimerais bien mieux les abandonner

que de les discuter aux dépens de ma délicatesse. Je ne sais pas lutter contre mon père; il fera tous les arrangemens, tous les changemens qu'il jugera convenables á ses intérêts, et jamais il n'éprouvera de ma part aucune opposition à ses projets. Peut-être, à la fin, me connaîtra-t-il: je serais si heureuse d'obtenir son estime! En attendant, je suis fière de la mériter; laissez-moi cet orgueil (si c'en est un); il est le soutien du courage, et il faut que j'aie un peu de courage dans la position où je suis.

Je vous rends mille graces de votre nouvelle rescription. Mais vous voulez donc que je fasse autant de dettes que madame d'Arceval? Mettez, je vous en supplie, un terme à votre générosité; c'est à moi qu'il convient de n'en

pas mettre à ma reconnaissance; elle n'en aura pas plus que mon amitié.

Je suis pénétrée de sensibilité au récit que vous me faites, relativement au digne Latour. Quelle bonté de cœur! quel courage, d'avoir ainsi osé prendre le parti d'une opprimée! Qu'il faut que mon père soit étrangement prévenu pour n'avoir pas entendu ce que la vérité dictait pour ma défense à ce vieux serviteur, qui l'a vu naître, qu'il a tant de raisons d'estimer, en qui il a toujours eu la plus grande confiance! Hélas! a-t-on donc élevé une barrière insurmontable entre mon père et moi? ne sera-t-il donc jamais possible de détruire sa prévention? Que je suis malheureuse! Mais il faut faire attention que Latour a pris M. d'Arceval, comme on dit, *dans la chaleur*

du ressentiment. Il faut savoir que le cœur humain est fait ainsi; il commence par croire le mal, ce n'est que la réflexion qui le désabuse; et, sûrement, Eléonore n'a pas laissé le tems de la réflexion au marquis; elle était trop intéressée à faire congédier le témoin de ses désordres, qui était le plus à redouter pour elle auprès de son mari. Mais voyez-vous comme mon secrétaire se mêle de la conversation? cela n'est-il pas affreux? il me coupe la parole au milieu de mes plus belles périodes. Oh! comme il me tarde de pouvoir écrire moi-même! Que ce vieux secrétaire, qui met de la gaîté partout, est désolant pour moi! Trouvant que la tristesse n'est bonne à rien, il la distrait autant qu'il lui est possible; bientôt il dira, comme *Charron*,

qu'elle est une passion couarde....
Mademoiselle Stéphanie est priée d'observer, que depuis ces mots : *Que je suis malheureuse !* mademoiselle Nathalie n'a rien dicté du tout ; elle pleurait en dictant ; moi, j'ai pris la liberté d'écrire de mon chef ; car je ferais tout pour dissiper son chagrin ; la douleur ne vaut rien pour la convalescence ; et en tout, je ne sais pas à quoi elle est bonne. J'ai toujours pensé que les payens seuls ont la permission de s'affliger sans mesure ; mais nous, qui n'avons pas un dieu de bois ou de pierre ; nous, qui savons que le nôtre peut tout et qu'il nous aime, qu'avons-nous à nous inquiéter ? Il détruira toutes les préventions, il applanira toutes les difficultés, il rapprochera tous les esprits. Comptons sur lui ; laissons-le

faire, et vivons en paix. Il nous a tant recommandé cette paix, non seulement avec autrui, mais encore avec nous-mêmes; le plus grand présent qu'il ait fait à ses Disciples, c'est *la paix*, la paix intérieure, au milieu des persécutions les plus terribles. Mais je m'aperçois que si je continue, je troublerai la paix entre mademoiselle d'Arceval et moi. La voilà, les yeux baissés, les bras croisés, la bouche fermée, attendant la permission de parler à son tour. Je voudrais que vous la vissiez (elle dit qu'elle aussi le voudrait). Je lui lis ce que j'écris au fur et mesure. Mais il ne faut pas mettre sa patience à une plus longue épreuve : je me tais; on va dicter, et, pour le coup, je promets de ne plus interrompre, à condition, cependant, qu'on ne pleurera

plus; car à la première larme je quitte la partie : je ne suis pas bon pour le style larmoyant.

(*Ici Nathalie dicte.*)

Voyez, ma chère amie, comme mon secrétaire arrange tout cela. Je ne sais plus ce que je voulais vous dire : je remets à un autre jour le reste de ma réponse. Voilà que j'ai dépensé le tems que je vous destinais : il faut retourner chez M. Durand; mais auparavant, puisqu'il l'a promis, M. le curé va écrire ce que je vais dicter.

C'est pour le bonheur de ma vie que Dieu m'a fait connaître M. le curé de Salci : quand ce ne serait que pour cela que je suis venue dans ce pays-ci, je devrais bénir cette vue de la Providence. Ce digne confident calme

toutes mes peines et ranime toutes mes espérances. Quelle morale douce et consolante ! quelle égalité d'humeur ! Toutes les fois que je viens le trouver, il est toujours prêt à m'écouter ; et toutes les fois que je l'ai écouté moi-même, je m'en retourne consolée. Mais l'heure me presse. Adieu, mon amie.

(*Le Curé continue seul.*)

L'aimable manchotte me laisse le champ libre, mademoiselle ; il me serait bien doux de profiter de cela, pour lui rendre le tribut d'éloges qui lui est si justement dû, et me venger ainsi du tour qu'elle vient de me jouer, en me dictant mes propres louanges. Je ne sais quelle idée vous prendrez d'un homme qui trace lui-

même un beau compliment adressé à son mérite supposé ; mais peut-être devinerez-vous que dans toute cette plaisanterie, mon but n'a été que d'amuser un peu mademoiselle d'Arceval, qui est plus affectée qu'elle ne le paraît de l'horrible calomnie de sa belle-mère ; il lui a fallu plusieurs jours pour se résoudre à la supporter avec calme : vous vous appercevrez de cela à la lenteur qu'elle a mise à vous faire écrire. Aussitôt qu'elle eut lu votre lettre, elle me l'apporta ; suffoquée par ses larmes, elle ne put me dire un seul mot. Je lus la lettre : l'étonnement et l'indignation me l'eussent fait jeter loin de moi, si, habitué à lire dans le cœur humain, je ne savais qu'un premier crime en amène d'autres à sa suite ; notre jeune amie

n'avait pas acquis cette triste connaissance ; sa désolation fut d'abord extrême ; toute malade qu'elle était encore, elle voulait retourner à Versilly. Qu'est-ce que cela prouvera, lui dis-je, et d'ailleurs chez qui iriez-vous en ce moment ? Elle voulait écrire à son père, mais elle ignore où il est : dans tous ses projets, fruits d'une excessive douleur, j'admirais sa bonté, sa douceur ; jamais un mot qui pût blesser le respect filial ; elle ne convient pas même avec elle-même que son père est injuste ; il est trompé, dit-elle, et elle le plaint ; elle excuse jusqu'à sa belle-mère, qui n'a pas pu, dit-elle, se dénoncer elle même, et qui n'a pas trouvé d'autre moyen que de la noircir parce qu'elle a été surprise. Oh ! quel ange M. et madame d'Arceval outra-

gent ! Quelle vertu ils calomnient ! De quel bonheur son père se prive en la tenant éloignée de lui ! Mais dès qu'elle se rappelle ces terribles mots, *je vous ordonne de rester où vous êtes*, tous ses projets s'évanouissent, elle ne voit que son devoir ; elle croit qu'il consiste dans l'obéissance. Se trompe-t-elle ? c'est ce que je n'oserais décider.

Sans doute, à ne juger que sur les apparences, il est inexplicable que M. d'Arceval ait condamné sa fille à faire la cuisine chez M. Durand ; mais qui sait si ce n'est pas M. Durand lui-même qui se trompe sur les intentions du père de Nathalie ? Qui sait quels sont les motifs de M. d'Arceval pour éloigner sa fille de lui ? Comment juger de ce qu'on ignore ? et comment

se décider à faire, ou à ne pas faire ce qu'on ne saurait juger être ou n'être pas nécessaire ?

Je me suis quelquefois représenté toute autre jeune personne à la place de Mlle d'Arceval, une merveilleuse, par exemple, telle qu'on en voit dans les brillantes sociétés du grand monde, une fille élevée dans les élégans pensionnats à la mode : aucun des talens utiles d'une ménagère, comment se tirerait-elle d'affaire ? Aucun des principes religieux qui dirigent les actions et qui consolent les chagrins de notre chère exilée : comment se soumettre à sa destinée ? Comment se tenir en garde contre la séduction d'un homme très-intéressant, à qui présentement elle doit la vie, dont elle est adorée, avec lequel elle est sans cesse ; quand

elle est dénuée de tout secours humain ; quand elle n'a d'autres surveillans que sa seule vertu ; quand son propre cœur peut être tenté de devenir le complice de l'homme extraordinaire qui lui rend des soins ? Oh ! sans doute, mademoiselle, vos craintes seraient fondées avec une fille élevée à la moderne ; mais il s'agit de Nathalie d'Arceval, il n'y a pas la moindre chose à redouter. Si son cœur prend pour le muet des sentimens trop tendres, elle les réprimera ; il n'y a que dans les romans où l'on suppose ce courage au-dessus des forces d'une jeune fille : celle qui d'avance a chargé quelqu'un de l'avertir, de l'éclairer, de sonder ce cœur, et de le prémunir ; celle qui ne fait rien sans se demander ; *est-ce là le meilleur parti ? Dieu approuve-t-il cette dé-*

marche? celle-là, croyez-moi, est en sûreté.

D'ailleurs, il ne s'agit pas non plus d'un homme comme les autres : le muet est parfaitement honnête ; il l'est selon Dieu, il l'est dans toute l'étendue du terme. Qu'a-t-il fait jusqu'ici qu'il n'eût pu faire de même sous les yeux de la mère la plus attentive ? Avec quelle délicatesse a-t-il laissé voir des sentimens qui peuvent avoir un but honnête ; qui sait si ses vues sont offensantes pour mademoiselle d'Arceval ? Tout ce qu'on sait, c'est qu'il se comporte envers elle comme s'il avait deviné son rang, et qu'il respecte trop les convenances sociales, pour qu'on ait à craindre de lui une témérité qui n'amènerait que sa confusion, si par la suite on devait ne

trouver en lui que le parent de M. Durand. Espérons des changemens heureux, rien dans ce monde ne reste constamment dans le même état; il peut arriver des évènemens qui remettraient tout dans l'ordre, et tout le monde à sa place.

L'homme, dont vous vous informez, mademoiselle, se nomme en effet Carnet; il jouit d'une pension de retraite, et a un peu de bien de patrimoine du côté de sa mère; il ne doit pas éveiller votre sollicitude sur ses besoins, mais il a droit à votre estime, et à celle de tous ceux qui pensent bien. Son père qui tenait un petit commerce à M..... est tombé en paralysie; St.-Jean, qui est fils unique, abandonne et sa pension et son petit revenu à son père; il lui a donné une

bonne gouvernante, parce qu'il pense qu'il faut à un malade des soins de femme : et pour n'être pas une surcharge dans la maison de son père, il s'est mis en service, ajoutant encore la moitié de ses gages pour augmenter l'aisance du vieux malade ; il va deux fois la semaine le voir, et revient content, quand il l'a trouvé assez bien portant pour ne pas craindre de le perdre de sitôt. Vous voyez que votre amie est entourée d'êtres vertueux ; car Toinette est aussi une excellente personne, qui a été aussi bien élevée qu'on puisse l'être dans son état. M. Durand n'est pas vicieux, c'est un être nul, fort au-dessous du mérite de tous ceux qui l'environnent, trop apathique pour être méchant, vain d'une fortune mal acquise ; tout son

bonheur, toute sa jouissance est de faire bonne chère : un tel homme n'est pas dangereux, et son irréligion est plutôt propre à confirmer qu'à ébranler la croyance d'une femme éclairée.

Je ne vois donc aucun inconvénient à ce que mademoiselle d'Arceval pratique encore l'obéissance, jusqu'à ce qu'elle devienne impossible ; son état de cuisinière est aussi adouci qu'il puisse l'être ; elle a deux aides, elle commande plus qu'elle n'agit. M. Durand ne voit pas de monde, et ne met pas sa cuisinière dans le cas d'être plus fatiguée un jour que l'autre.

Vous voyez, mademoiselle, que j'use jusqu'à l'indiscrétion de la permission que vous m'avez donnée de m'entretenir avec vous ; je ne me féliciterai pas de la circonstance qui m'a

procuré cet honneur, mais ceci me rappelle le proverbe : *malheur est bon à quelque chose.*

Votre amie en me quittant m'a chargé de vous dire qu'elle n'embrasserait pas le muet, elle a été un peu étonnée de votre proposition, peu s'en est fallu qu'elle ne s'en scandalisât; mais je l'ai priée d'observer que cela tient à la manière vive et tendre dont vous appréciez un service important. Je crois que le muet serait fort surpris, si mademoiselle Nathalie allait l'embrasser.

Je suis aussi chargé par elle de vous prier de lui donner bientôt de vos nouvelles et de celles de madame votre tante. J'oserai ajouter pour mon propre compte, que je vous prie de mettre un peu de gaîté dans vos lettres,

cela est nécessaire pour votre aimable amie : elle vous embrasse tendrement, et présente son respect à madame de Méran. Veuillez toutes deux agréer l'hommage du mien, et permettre à un vieux curé de village de se rappeler quelquefois par la suite au souvenir de deux dames, dont il est très-flatté d'avoir fait indirectement la connaissance.

Je suis, mademoiselle, votre, etc.

Le Curé de Salci.

LETTRE XXII.

Stéphanie à Nathalie.

Mille remercîmens à vous, mon amie, et cent mille à M. le curé, pour vos aimables lettres ; me voilà tranquille sur votre compte, je dis tranquille à tous égards ; je reconnais que je dois m'en rapporter à votre prudence pour la conduite que vous avez à tenir : il n'est pas dit cependant que vous m'ayez démontré ni l'un ni l'autre la nécessité de votre résidence à perpétuité dans l'endroit où vous êtes. Nous ne sommes pas peu entêtées vous et moi, qu'en pensez-vous ? Je ne

connais jusqu'ici que M. Durand qui nous surpasse à cet égard.

Je ne pense pas vous envoyer l'adresse de M. votre père ; car M. Ferlon vient de mander à ma tante que M. d'Arceval lui a écrit de suspendre sa correspondance avec lui, parce qu'il voyage ; et que dès qu'il sera fixé dans une ville assez long-tems pour y recevoir sa réponse, il l'en informera. Personne ne se présente pour acheter votre bien : M. Ferlon fait cultiver, récolter, entretenir ; le tout au profit de qui il appartiendra. Latour l'aide dans cette besogne ; et nos deux maisons sont en très-bonnes mains.

M. de Servile a écrit à ma tante : il lui demande une lettre de recommandation pour madame de Reinprez : il fera si bien, dit-il, qu'il trouvera cette

dame. Il s'en va à Ar.... recueillir la riche succession de son vieil oncle, qui s'est enfin déterminé à quitter son coffre-fort. Je pense que le vieillard a trouvé cette séparation bien douloureuse! C'est sur la désolation du cher défunt que j'ai fondé le compliment de condoléance que j'ai fait, par ordre de ma tante, à M. de Servile. Dispensez-vous de me gronder de cela; car ma tante a fort bien fait son devoir à cet égard : elle ne voulait plus faire partir sa lettre, quand elle a vu comment j'avais écrit à M. de Servile, dans le petit bout qu'elle m'avait laissé pour que j'y fisse mon acte de civilité; mais je me flatte que vous ne balancerez pas à convenir que c'est madame de Méran qui a tort dans cette affaire : d'abord, elle ne doit pas me permet-

tre d'écrire à un jeune homme, puisque j'ai eu dix-huit ans hier; et puis, que veut-elle que je dise sur la mort d'un parent qui le laissait mourir de faim, et qui, sûrement, ne lui a laissé son immense fortune que bien malgré lui? D'ailleurs, une jeune demoiselle à marier (*à marier*, Nathalie; n'est-ce pas comme cela qu'on dit de nous, depuis quinze ans jusqu'à vingt-cinq?) ne doit, ce me semble, aucune prévenance à un riche héritier; cela aurait l'air de .... de..... vous entendez bien. Il s'est fait une révolution dans mes idées depuis cet héritage; elle est tout le contraire de ce qu'on pourrait croire : M. de Servile ne me plaît plus du tout, il va devenir un autre homme. Si *malheureux* et *modeste* sont synonymes, *riche* et *vain* le sont aussi.

Nous verrons comment notre voisin soutiendra cette épreuve, la plus périlleuse de toutes pour la modestie. Vous pouvez compter que la richesse est la pierre de touche du bon sens; et je ne serais pas du tout surprise que M. de Servile devînt un fat et un impertinent : la métamorphose serait grande, j'en conviens, mais Plutus en fait tous les jours de pareilles.

Pourquoi avez-vous dit à votre curé que je vous mandais d'embrasser le muet? Il fallait cacher cet endroit de ma lettre, qui peut me faire mal juger par ce vénérable ecclésiastique. Vous n'avez pas saisi ma pensée; je crois que quand on embrasse un homme, on lui prouve par-là qu'on le trouve sans conséquence. Je suis en peine de la reconnaissance que vous devez à celui-là : comment

ferez-vous pour la prouver? et (ce qui n'est pas moins embarrassant) comment ferez-vous pour la cacher si elle devient trop vive? M. le curé est sur votre compte d'une sécurité admirable! On juge autrement à soixante ans qu'à vingt. Mais je ne dois plus retomber dans mes alarmes ni dans ma fureur de conseiller, je l'ai promis.

Ma tante va de mieux en mieux; et cependant elle ne fait pas de remèdes, c'est-à-dire, si peu, que cela ne s'appelle pas en faire. Les médecins de Paris sont des magiciens qui guérissent leurs malades avec des enchantemens; c'est, après le spectacle, tout ce que j'aime à Paris que les médecins; du reste, Versilly me plaît cent fois plus que la Capitale. Vous n'avez pas d'idée du tintamarre de ce pays-ci; il faut le

voir pour le croire ; il faut l'entendre pour se l'imaginer. On ne peut pas se servir de ses jambes, sans courir le risque d'être roué à chaque pas; et souvent on fait ces pas dans un bourbier infect. On est toujours dans la foule, mais dans une telle foule, qu'on croirait que tous les habitans de l'univers se sont réunis à Paris, et qu'il n'y a plus personne ailleurs : l'affluence est partout la même, dans les rues, à l'église, aux spectacles, aux promenades. Je désire en vain, depuis notre arrivée, trouver un lieu solitaire; je ne pense pas qu'il y en ait un ici. Je suis fort loin encore d'avoir vu tout ce qu'il y a à voir dans cette superbe ville; elle offre la réunion de tous les arts, de tous les talens, de tout ce qu'il y a au monde de bien et de bon, comme de

tout ce qu'il y a de mal et de mauvais. Nous avons lu souvent ensemble des descriptions de Paris; chaque étranger qui y arrive pourrait moralement en faire une différente; car chacun juge comme il est affecté. Pour moi, qui ne me pique pas de juger autrement, j'aimerais Paris si j'avais cent mille écus de rente; à moins de cela, on s'y trouve pauvre, hors qu'on ne s'y compare au peuple enroué qui court les rues du matin au soir, et qui, suivant mes idées, est beaucoup plus malheureux et moins utile que celui de nos campagnes. Boileau a bien dit: *Paris est, pour un riche, un pays de Cocagne;* mais moi, depuis que j'y suis, je dis à ma tante, comme Arlequin sauvage: *Tu m'as tirée de mon pays pour m'apprendre que j'étais pauvre.*

Nous voyons peu les sociétés; nous n'avons que trois maisons de connaissance; et comme on y dîne au soir, et qu'on y fait du jour la nuit, ce régime, auquel nous ne sommes pas accoutumées, nous paraît le renversement de l'ordre naturel, et nos santés ne s'en accommoderaient pas du tout. J'attribue à ce genre de vie, autant qu'au défaut d'air, la pâleur de tous les visages parisiens; Suzanne les compare aux chicorées qu'on met en cave l'hyver à Versilly pour les blanchir: personne ici n'a le teint de la santé.

C'est une chose extrêmement comique, que l'attention dont on m'honore à Paris, par la seule raison que je suis provinciale; au spectacle et partout, on me regarde à me faire perdre contenance. (Il faut croire que

votre muet a habité Paris.). Pendant qu'on m'examine, on dit tout haut ce qu'on pense de ma personne; chacun devine d'abord que je suis de la province. J'en conclus qu'il faut que j'aie un air bien raisonnable! C'est la réponse que je fis dernièrement à un *charmant*, qui croyait sincèrement m'honorer beaucoup en m'adressant quelques fades complimens, suivis du petit correctif, *mais l'air de la province!* Vous savez que je suis naturellement un peu impertinente avec les aimables diseurs de riens; je ne manquerais pas ici d'occasions d'exercer mon talent, si je voyais souvent ce qu'on nomme la bonne compagnie: ma tante qui a beaucoup vu Paris anciennement, dit qu'il est changé à le méconnaître pour le ton de la société;

elle n'ajoute pas qu'il y ait gagné.

Je ne ne crois pas qu'il soit permis à une fille de dix-huit ans, qui écrit de Paris à une amie qui en a dix-neuf, de ne pas parler de modes: je craindrais, si je n'en disais rien, qu'on ne laissât pas partir ma lettre à la poste. Mais que dirais-je sur cette importante matière? on suit ici la mode, mais on ne l'outre pas comme en province; on se permet ici des modifications, selon son goût et selon l'air de son visage, même selon sa fortune : on ne se fait pas un cas de conscience d'être en tout point conforme à telle ou telle femme. Sur quinze cents ou deux mille individus de mon sexe, réunis à un spectacle, il n'y a pas six coiffures absolument semblables. Il y a bien une mode générale; cependant, il y a variété à

l'infini; ce qui me paraît extrêmement de meilleur goût que l'imitation servile des provinciales, qui ont l'air d'être en uniforme, comme les soldats d'un régiment; et ce qui me plaît beaucoup, c'est qu'en société où on effleure tous les sujets de conversation, on ne s'appesantit pas plus sur la mode que sur autre chose. On m'assure qu'on ne voit guère ici de pédantes en matière de mode, comme madame de Nérac, qui désole les femmes par ces cruels mots: *On n'en porte plus*, quand elles croient *porter* ce qui est moderne. On ne parle pas ainsi à Paris; et quand je retournerai à Versilly, j'assurerai bien positivement madame de Nérac, que si son chapeau vient de Paris, son ton n'en vient pas du tout.

Je devrais peut-être vous mander

quel est le costume le plus à la mode au moment où j'écris ; mais il aura subi des changemens quand ma lettre vous parviendra ; ainsi, ce n'est pas trop la peine. Toutes ces variations, dans la forme des ajustemens, prouvent-elles la richesse de l'imagination des femmes, ou leur inconstance ? Voulez vous décider cette question ? En attendant votre pensée, voici la mienne : *Jean-Jacques* a dit : *Tout ce que le goût a une fois approuvé, est toujours bien.* Or, puisque les femmes de Paris changent si souvent de manière de se mettre, il faut croire que le *goût* n'a encore *approuvé* aucune de leurs inventions. J'en suis fâchée ; c'est dommage, car il en est qui ont perdu un tems infini à les varier. Ce qui provoque extrêmement l'envie de rire, c'est l'air

sérieux, le tòn capable avec lequel une marchande de modes discute ce grave sujet : il y a toujours d'excellentes raisons pour prendre une mode nouvelle; quatre jours après, ces excellentes raisons sont détruites par d'autres excelcellentes raisons pour la quitter. Je suis fâchée, pour les hommes, qu'ils aient perdu le droit de se moquer de nous, à cet égard; je dis qu'ils l'ont perdu, parce que leur costume éprouve aussi de fréquentes variations. Dans les cercles élégans, on a fait assaut de ridicules, et un sexe ne doit rien à l'autre.

A propos de modes, nous sommes bien heureux, le muet et moi, que vous n'ayiez pas été coîffée à la *Titus* quand vous êtes tombée dans l'eau. Qui croirait qu'on peut perdre la vie pour punition de s'être fait tondre? Je

ne quitterais pas à présent mes longs cheveux pour un empire : je voudrais que la mode pût consentir à m'en laisser montrer toute la beauté, comme une Vénus dont j'ai vu dernièrement le tableau : le peintre ne l'a pas coîffée à la Titus. Il est à croire que le *goût* n'eût pas *approuvé* cela, comme je ne crois pas qu'il *approuve* ces tortillages qui serrent les cheveux contre la tête, apparemment pour en dissimuler l'épaisseur; quelque femme chauve aura imaginé cela, ainsi que la *Titus*. Ce ne serait pas avec raillerie, mais bien avec horreur, qu'on parlerait de ces coîffures-là, si on adoptait l'opinion de madame de Méran, qui la regarde comme indécente, et qui cite, pour appuyer son raisonnement, qu'autrefois les femmes perdues avaient les

cheveux coupés quand on les arrêtait. Ma tante dit aussi, que dans sa jeunesse, les cheveux faisaient l'office de nos collerettes, de nos fichus à collets, de nos collets de robes, etc. On ne sait avec quoi se couvrir la nuque et s'accompagner le visage; les cheveux seuls faisaient tout cela anciennement; mais alors la mode avait bien aussi ses ridicules; on grossissait sa tête avec des coussins de crins, qu'on appelait des toques, et que les cheveux recouvraient; on grossissait ses hanches avec des cerceaux, avec d'autres coussins de crins: à présent, on grossit ses bras avec des manches bouffantes. C'est une véritable comédie, que le soin qu'on prend pour acquérir une difformité quelconque. Mais pour terminer l'article des coiffures, on me traite ici

d'ignorante quand je condamne celles qui sont en vogue ; on me cite bien vîte la Grèce. Eh ! mesdames, nous sommes si loin d'être Grecques ! si loin ! si loin !

Au revoir, ma chère ; je vous promets pour la première fois une lettre plus sensée ; vous croyez que je prends un engagement téméraire : il l'est moins que vous ne pensez, car je suis raisonnable parfois. Je vois bien qu'il faut vous dispenser de faire ma commission près du muet ; mais nous espérons, madame de Méran et moi, que vous ne nous laisserez jamais oublier par votre respectable curé.

Dès que votre main pourra vous permettre de me donner de vos nouvelles, veuillez vous rappeler que j'en désire toujours.

Stéphanie.

LETTRE XXIII.

Nathalie à Stéphanie.

Enfin, ma main consent à vous écrire; il y a long-tems que je l'en prie, elle le doit bien par reconnaissance, car c'est vous qui l'avez guérie : il n'y a eu que le bain aromatique, indiqué par votre médecin, qui ait pu lui rendre le mouvement; et comme il faut qu'en toute chose j'aie des obligations au muet, il n'y a eu que lui qui ait pu trouver les herbes dont j'avais besoin; il a vu que tous ceux qui les cherchaient, se trompaient, et apportaient celles qui leur ressemblent, mais non pas elles-mêmes. Il

a été tous les matins herboriser pour moi, et comme il est très bon botaniste, il a très-bien choisi. En huit ou dix jours j'ai été guérie; je l'aurais été beaucoup plutôt, si on ne s'était pas trompé dans le choix des herbes. Vous vous voyez que tout concourt à m'inspirer un *intérêt vif*; mais ne vous alarmez pas, on ne paraît pas exiger trop de reconnaissance, ce n'est pas du tout un homme comme un autre que celui-ci; je vois bien qu'il m'oblige par préférence, mais je lui crois dans le cœur un profond sentiment de philantropie, il est heureux de rendre service. M. Durand avait raison, quand il me disait cela : on voit par sa bonté pour les domestiques, par sa complaisance pour M. Durand, par ses manières affables et prévenantes

pour tout le monde, que c'est une jouissance pour lui de rendre content tout ce qui l'approche. La première fois que je l'ai revu, après qu'il m'a eu sauvé la vie, je lui ai fait, comme je le devais, des remercîmens très-sincères et très-vifs; et sans l'embrasser, je lui ai exprimé les sentimens d'une gratitude proportionnée au service qu'il m'a rendu; nous étions seuls, je voyais sa belle physionomie s'épanouir en m'écoutant; il était rayonnant de joie, et cette figure qui dit tout ce qu'il veut, peignait le plus grand contentement. Il faut croire que j'ai mis dans mes expressions un peu trop de vivacité, car quand je l'assurai que je me trouverais heureuse d'avoir une occasion de l'obliger à mon tour, il sourit; puis tout-à-coup me regardant

comme je ne me rappele pas d'avoir jamais été regardée, il jeta ses deux bras autour de ma taille, me serra contre son cœur, et approcha son visage du mien avec une telle promptitude, que je n'eus que le tems de me dégager pour éviter un baiser. Ah! Monsieur, m'écriai-je, vous voulez donc que je rougisse de ma reconnaissance! Il parut interdit, me regarda d'un air suppliant et tendre, joignit les mains, comme quand on demande pardon, et pliant un genou à terre, il avait l'air de dire. Pardonnez-moi, ou je ne me relève pas. Je l'invitai à se relever, il me tendit une main pour demander la mienne en signe de paix. Je ne voulus pas lui laisser croire que je me plaisais à le voir dans cette attitude; car je

pense que les hommes tirent parti de tout contre nous : je lui tendis la main qu'il demandait, il la porta tendrement à ses lèvres, se releva, et disparut. Depuis ce moment, on dirait qu'il évite les occasions d'être seul avec moi, et je lui en sais bon gré : de mon côté, je prends soin que ces occasions ne se présentent pas. Mais nous nous voyons très-souvent chez M. Durand, qui, depuis ma maladie, déroge beaucoup à sa loi du lundi ; il ne passe pas trois jours, sans me demander une ou deux heures de conversation : son hôte est toujours présent. Comme on m'a donné une aide de plus à la cuisine, j'ai bien plus de loisir. M. Durand désire que la jeune Rosalie Bourit puisse devenir par mes conseils aussi bonne cuisinière que moi; car il craint,

m'a-t-il dit dernièrement, que mon père ne me redemande tout d'un coup. A ces mots, la joie éclata sur mon visage, et la tristesse sur celui du muet. Est-ce que mon père, dis-je à M. Durand, vous a laissé voir le désir de me rappeler? — Oh! point du tout; mais cela peut venir, vous êtes sa fille, entendez-vous bien? Il a ses droits. — Oui sûrement, Monsieur, et je suis loin de les lui contester; vous avez donc de ses nouvelles? Où est-il à présent? — La plaisante question! il est en voyage, vous le savez bien. — Je n'ai pas son adresse, si vous vouliez me la donner, je...... — Qui diable la sait son adresse? Puisqu'il est en route, je ne garde jamais de lettres, moi; il me doit une réponse, et tant qu'il ne me l'aura pas faite, je

ne lui écrirai pas; ainsi je n'ai pas besoin de son adresse, n'est-ce pas? — Y a-t-il long-temps, Monsieur, que vous connaissez mon papa? — Ma chère enfant, vous faites des questions ridicules; je ne répondrai jamais à ces bêtises-là, je vous en avertis. — Mais, Monsieur, c'est que..... — Il n'y a pas de mais, je ne veux pas qu'on m'ennuie, ni qu'on m'impatiente. Voilà, dis-je en moi-même, un homme qui a deux poids et deux mesures; il ne traite certainement pas son prochain, comme il veut être traité lui-même. L'aimable Durand changea de conversation, et nous eûmes ensemble une contestation de générósité. Pourquoi, me dit-il, avez vous demandé le mémoire du chirurgien? Voilà une belle imagination! — J'avais cru, Monsieur,

qu'il était convenable que ce fut moi qui... — Convenable ! ah ! parbleu, convenable est excellent ! est ce que vous croyez que je ne suis pas en état de faire honneur à cette bagatelle ? — Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne puissiez faire honneur à de beaucoup plus grosses dépenses, mais celle-ci me regarde personnellement. — Vous regarde ! oh ! bien, moi, je prétends qu'elle ne vous regarde pas, entendez-vous ? J'ai payé, voilà qui est fini, je ne veux plus qu'on me parle de cela. — Monsieur, vous avez bien de la bonté. — Je crois qu'elle me raille ! et regardant le muet d'un air pesamment comique, « Vous auriez bien dû la laisser noyer, » il y a bien de la malice sous cette » belle chevelure-là ! Vouloir payer son » chirurgien, pour qu'on dise, Durand

» n'est pas maître chez lui, ou bien
» Durand n'est pas à son aise ; pas de
» cela, petite, pas de cela, j'ai payé,
» et qu'on ne m'en parle plus. » Comme
il ne s'agissait que d'une bagatelle,
cette obligation ne me gêne pas beaucoup.

Hier, le cher homme a été bien surpris; il m'a fait appeler pendant qu'il jouait aux échecs avec le muet; il me dit, vous n'entendez rien à ce jeu-là, vous, n'est-ce pas? Pardonnez-moi, Monsieur, je le connais. — Vous le connaissez! voyons un peu, prenez ma place pour voir : il avait très-mauvais jeu, et en quatre coups, il devait être échec et mat; je ne voulais pas me charger de cette partie, mais il insista, et comme il est maître chez lui, il fallut obéir. Je vis que le muet

changeait de batterie, et qu'il me ménageait beaucoup. Vous ne jouez pas votre jeu, Monsieur, lui dis-je, vous perdez votre avantage. — Ah ! il triche ! s'écria M. Durand, c'est pour cela qu'il me gagne toujours. Le muet me fit si beau jeu, que je menai un pion à dame, je pris la sienne, et je gagnai la partie. M. Durand ne s'apperçut pas du tout que le muet le faisait exprès. C'était une comédie; il voulait que je donnasse la revanche, je refusai; et mon joueur qui crut me plaire, remit les échecs dans la boëte. Quoique j'aime ce jeu passionnément, je n'y jouerai plus avec lui; d'abord il me fait gagner, et ce n'est pas jouer cela ; et puis comme il ne peut pas parler, au lieu de dire *échec au roi, échec à la dame*, il prend la main de son adversaire, et

la serre, en montrant de l'autre main la pièce en échec. Je puis me tromper, mais je crois que c'est pour se ménager ce rapprochement de moi, qu'il a fait entendre à M. Durand, de m'appeler pour cette partie. Cependant ce dernier fut très-étonné que je susse les échecs: peut-être cela est-il arrivé par hasard, car le muet ne pouvait pas non plus s'en douter. On vous a donc tout appris dans votre pension? me dit M. Durand. — Dans ma pension, Monsieur! je n'ai jamais été..... — Eh bien! n'allez-vous pas me dire que vous n'avez jamais été en pension? Je n'ai jamais vu une petite personne plus contrariante; mais que de talens! Et sur cela, faisant l'énumération de tout ce que je sais, il fit un amalgame de la cuisine, des échecs, du blanchissage, de la musique, de la

couture, du dessin, qui me fit rire aux larmes. Notre auditeur riait aussi, et comme nous étions tous trois de bonne humeur, M. Durand voulut danser; il appela St.-Jean pour jouer du violon; il fit venir Rosalie, qu'il donna pour partner au muet, et me garda pour lui: nous formâmes ainsi une contre-danse à quatre. Le dernier me parut être un bon danseur; mais figurez-vous M. Durand qui danse! imaginez une grosse boule qui se meut; St.-Jean joue fort mal du violon, et parfaitement hors de mesure; Rosalie, timide comme une jeune villageoise, regardant toujours à terre; moi, pâmée de rire, et dansant par conséquent fort mal. Vous avez beau aller à l'Opéra, vous ne verrez jamais une danse pareille, et je suis sûre que je m'y amuserais beaucoup moins.

Au milieu de notre bal, M. le curé arriva ; il vient, depuis ma maladie, faire visite ici de loin en loin ; en entrant, il cria *bravo*. Le muet et lui se firent des signes que je ne compris pas. M. Durand tout essoufflé, baigné de sueur, n'en pouvant plus, fut forcé de finir la danse, quoique M. le curé nous engageât à continuer. Est-ce que vous approuvez la danse, vous, pasteur, lui dit M. Durand, en s'essuyant le visage à plusieurs reprises? — J'approuve, répondit-il, tous les divertissemens honnêtes. — Bon! voilà, qui est plaisant! je croyais que vous damniez sans pitié tous ceux qui ne font pas comme vous. — Vous vous trompiez, je ne damne personne; au contraire je voudrais que tout le monde se sauvât. — Oh! parbleu, cela n'est pas aisé de se sauver,

il faut croire tout ce que vous dites, vous autres, pour être sauvé, n'est-ce pas ? — Il faut croire tout ce que dit l'Eglise. — Mais, si elle dit des choses incroyables et qui choquent la raison? — Elle ne dit que ce qui lui a été enseigné par Dieu même, et Dieu peut faire des choses au-dessus de l'intelligence humaine, n'avouez-vous pas cela? — A la bonne heure, mais prouvez-moi qu'il y a une autre vie après celle-ci. — Prouvez-moi, vous, qu'il n'y en a point. — Bah! bah! ne parlons pas de cela. — C'est bien dit, aussi bien ce n'est pas le cas de traiter de matières aussi graves, quand on est au bal. C'est un bon diable que le curé, dit M. Durand, en parlant au muet, vous avez raison de l'aimer; je ne le connaissais pas, moi, mais je suis bien aise

de le voir, il n'est pas du tout comme je pensais. Pendant que M. Durand parlait ainsi, (comme on fait de vous, quand on vous regarde à Paris); M. le curé n'avait pas l'air de l'entendre, il s'informait de ma santé, et me demandait de vos nouvelles. M. Durand lui dit. Pasteur, après le bal, voulez-vous le concert présentement? — Volontiers, Monsieur, vous réunissez chez vous tous les plaisirs. — Oh! oui, tenez, avec ces deux gens-ci (montrant le muet et moi), on peut se passer de tout le monde, ils savent tout faire; tous mes voisins qui ne tiennent guère cas de moi, parce qu'ils sont nobles, et gueux comme des rats d'église, ne sont pas capables de s'amuser, comme je m'amuse moi seul. Allons, petite, chantez, et vous (au muet) accom-

pagnez; vous allez voir, pasteur, que vous serez content, j'en réponds. On passa dans la chambre du muet, qui présenta encore sa chanson sur l'air: *Voilà l'image de la vie.* Il n'y eut pas moyen de me défendre de la chanter, car M. Durand est maître chez lui, entendez-vous bien ? Je m'attendais à quelques remarques de M. le curé sur cette chanson, mais à mon grand étonnement, il n'en fit pas du tout; il applaudit beaucoup, parut très-satisfait, et se retira, en comblant M. Durand de joie, puisqu'il l'assura qu'aucune maison du voisinage n'offrait autant d'agrémens que la sienne.

Vous voilà, ma chère, fort au fait de ce qui se passe chez M. Durand; ma main est un peu fatiguée, je remets à ma première lettre le plaisir de répon-

dre à la vôtre. Je suis heureuse de savoir que votre tante reprend ses amusemens littéraires, cela prouve le retour de sa santé, et contribuera à l'affermir : la gaîté de l'esprit est un remède à bien des maux, j'en juge par expérience. Depuis que j'ai eu la force de me consoler de la calomnie de ma belle mère, ma santé s'est rétablie rapidement : je me traite comme un esprit faible, je profite de tout ce qui peut me distraire, et m'amuser, pour que l'impression du chagrin s'efface, car j'ai besoin de ma raison.

Je vous embrasse, mesdames, de toute la tendresse de mon cœur.

NATHALIE.

LETTRE XXIV.

Nathalie à Stéphanie.

Je vous ai fait bien attendre la réponse que je vous dois. Ce n'est pas que ma main m'ait refusé son service, au contraire, elle n'est plus sans-pareille (comme disait madame de Sévigné de sa jambe); mais on m'a procuré une lecture charmante qui m'a fait grand plaisir, et dont je vous parlerai quelque jour. J'ai cru qu'il valait mieux profiter de l'esprit d'autrui, que de vous ennuyer si souvent du mien.

Je suis charmée du changement de fortune qui s'est opéré en faveur de M. de Servile : je ne crains pas qu'elle

le rende vain et ridicule, comme la plupart des enrichis : sa situation est toute différente de la leur. Il avait des droits à cette succession ; et l'événement qui l'en met en possession ne saurait lui tourner la tête.

Vous me donnez un grand désir de voir Paris. J'ai toujours détesté les villes ; celle-là me paraît plus détestable qu'une autre. Partout, d'ailleurs, où il y a une grande réunion d'individus, il doit y avoir en même temps un plus grand rassemblement de vices : telle est mon opinion. Je crois que la Capitale n'est si peuplée, que parce qu'on y fait autant de mal qu'on veut en faire, et qu'on peut aussi le cacher. Cependant, si on y guérit madame de Méran, on m'y aura rendu un service essentiel, et je conviendrai qu'on sait

aussi y faire du bien. Nous causerons de tout cela à Versilly ; puissions nous nous y réunir incessamment, et avoir le plaisir de nous promener dans nos belles allées d'arbres fruitiers, sur une pelouse si douce! si propre! où les charrettes de nos paysans reculent pour nous faire place, bien loin de vouloir nous écraser : cela ne vaut-il pas bien mieux que de marcher sur un pavé sale, surchargé de gens qui, pour se rendre bien vîte où ils n'ont pas besoin, comptent pour rien de rouer ou d'épouvanter leurs semblables? Ah! qu'il doit être triste d'être toujours environné de bâtimens, fussent-ils les plus beaux du monde! A la ville on ne voit que l'ouvrage des hommes, à la campagne on jouit de tous ceux de Dieu.

Oh ! que vous êtes modeste, de croire qu'on ne vous regarde que parce que vous êtes provinciale ! moi, je pense que c'est qu'on s'étonne de voir que la province ait pu produire quelque chose qui vaut mieux que ce qu'on voit à Paris.

Elle a d'assez beaux yeux, pour des yeux de province. Du petit au grand, et proportion gardée, j'ai toujours remarqué que les habitans des villes sont tout surpris de voir quelquefois chez ceux de la campagne, une beauté ou d'autres avantages qui balancent ou qui surpassent les leurs. Le peuple a cette petitesse, comme les gens de bonne compagnie, et la dissimule moins. J'ai vu former attroupement à R***, à l'aspect de la belle Cécile de Versilly, que vous connais-

sez : cette superbe femme est née au village; c'est aux yeux des citadins une méprise de la nature. Mais ce peuple des villes a des idées bien plus choquantes encore; oisif la moitié de la journée, corrompu dans ses mœurs, insolent dans ses manières, il voit avec dédain le laborieux cultivateur et l'humble villageoise, dont les travaux alimentent la fainéantise des cités, et dont les vertus modestes retracent le souvenir, à jamais perdu pour les villes, des plus heureux âges du monde!

Vous m'avez embarrassée, en me demandant si c'est la fertilité de l'imagination des femmes ou l'inconstance de leurs goûts, qui produit le perpétuel changement de leur parure : je crois que ce pourrait bien être l'un et l'autre, mais, surtout, je pense que cela

vient du désir extrême de plaire à un sexe difficile à fixer; on croit l'arrêter plus long-tems près d'un même objet, en variant ses formes, au moins par le costume; et en dépit de tant de précautions, il est bien douteux qu'on réussisse.

Une chose comique, c'est l'inquiétude des femmes de province qui habitent la campagne, comme à Versilly, pour être mises à la mode : il semble qu'il y a du déshonneur à n'en être pas informé. Elles ont lu dans le *Doyen de Killerine*, qu'en fait de mode, il ne faut être ni la première à la prendre, ni la dernière à la quitter. Cette maxime fait partie du code de coquetterie de la province. Mais il me semble qu'il faudrait une attention et une diligence incroyables pour ne pas être,

au tems où nous sommes, *la dernière à la quitter,* surtout quand on demeure à quarante ou cinquante lieues de Paris. Ne grondez pas madame de Nérac, car elle m'amuse beaucoup avec ses *on n'en porte plus*, qui désespèrent les femmelettes. Nous voyons, en effet, que malgré leur sollicitude, pour être à la mode, dès qu'il arrive chez nous une parisienne, on a la honte de voir qu'on n'est pas du tout à la hauteur : il ne faudrait qu'un grain de bon sens pour s'en consoler.

Il n'est pas du tout surprenant qu'une marchande de modes traite avec gravité les choses qui la font vivre ; je pense, qu'à Paris, cette branche de commerce doit être lucrative ; et comme elle est appuyée sur l'extravagance humaine, elle a un fondement très-so-

lide. Je n'accuserais pas les femmes seules de leurs actes de démence en fait de parure; ne voit on pas que les hommes font un cas tout particulier d'une femme élégante? ne voit-on pas leurs hommages s'adresser autant à la plus parée qu'à la plus aimable? C'est leur faute beaucoup plus que la nôtre, si la plupart des femmes sacrifie son bon sens et sa fortune sur l'autel de la frivolité.

Je suis bien charmée que vous fréquentiez peu les sociétés; cette manie de passer les nuits (en grande partie, du moins) dans des appartemens bien fermés, à avaler l'air qui sort des poumons de toute la compagnie, la fumée des lumières, et celle du feu, si c'est l'hiver, sans que jamais l'air extérieur vienne purifier et raréfier ces dange-

reux miasmes; cette manie, dis-je, doit être extrêmement nuisible à la santé. On dit qu'on établit cet usage, comme celui de dîner au soir, à cause des gens d'affaires qui travaillent dans les bureaux, et qui, au moyen de cet arrangement, ne coupent pas leurs travaux pour l'heure des repas. Mais, dans le siècle de Louis XIV, je pense qu'il y avait aussi des gens d'affaires et des bureaux. Cependant, Boileau dit : « J'y cours *midi sonnant*, au sortir de la messe, » quand il va dîner chez ce *fat* chez qui les verres ne sont pas rincés; et madame de Sévigné : « Je suis rentrée chez moi *à midi* pour manger mes petits œufs frais à l'oseille; » et madame De la Fayette : « Il est minuit, écrirai-je? Il faut me coucher. » Ce monde-là, pourtant, était la bonne

compagnie, à ce que je crois. Au reste, mes observations ne changeront rien à tout cela. J'ai des goûts fort antiques et très-villageois, je ne veux pas veiller quand tout dort dans la nature; et à cause de cela, je vous quitte pour me coucher, parce qu'il est onze heures. Adieu. De tout ce qui est moderne, il n'y a que vous que j'aime.

NATHALIE.

LETTRE XXV.

Nathalie à Stéphanie.

Je me trouve bien de faire un peu diversion au sujet ordinaire de mes lettres; l'esprit d'autrui va fournir aujourd'hui une partie de celle ci. Je suis toute seule dans la maison ; M. Durand a mené tout son monde à un pré où il y a des ouvriers : je m'en suis excusée, parce qu'il fait trop chaud; et je vais causer avec vous.

Il y a quelques jours que me promenant au jardin, M. le curé, le muet et M. Durand me firent l'honneur de venir me joindre. Ce dernier grondait le curé de ce que ses visites ici étaient

trop rares. Il répondit, en s'excusant, qu'il avait été souvent tenir compagnie à madame de Berteville. Il faut, continua-t-il en m'adressant la parole, que je vous raconte quelques mots de cette dame. Vous savez, que sous Louis XIV, il y avait une dame *Cornuel* qui se faisait remarquer par ses bons mots; madame de Berteville est la *Cornuel* de ce pays-ci.

Un ci-devant seigneur des environs d'ici, fort haut, fort arrogant, même avec ses égaux, par conséquent fort peu aimé, disputa un jour à un paysan, dans un *étroit passage*,

« Des vains honneurs du pas le frivole avantage. »

Il eut l'imprudence de donner des coups de canne à ce paysan. Celui-ci se mit au lit, et fit assigner le gentilhomme; des témoins furent entendus. La jus-

tice, pour arranger l'affaire, la fit, comme de coutume, tourner à son profit, de manière qu'il en coûta mille écus au ci-devant seigneur; ce qui ne fâcha que lui. La punition d'un insolent est une réjouissance publique. Peu de tems après ce jugement, madame de Berteville mit un chapeau dont l'élégance scandalisait ses bonnes amies, qui n'en ayant pas un pareil, le tournaient en ridicule, comme c'est l'usage. Le donneur de coups de canne est d'un caractère railleur; il rencontre madame de Berteville dans une maison : il sait qu'on plaisante sur son chapeau; il donne l'essor à son esprit de sarcasme; il fait à cette dame un éloge ironique de son chapeau, trouve qu'il lui va très-bien, ce qui n'est pas vrai, et finit par lui demander combien il lui coûte, ajoutant qu'il doit être

fort cher. « *Monsieur,* répond froidement madame de Berteville, *il ne vaut pas votrè canne, il ne coûte pas mille écus.* »

Un jour, invitée à dîner en grande cérémonie, elle arriva la dernière; la maitresse de la maison, en la voyant entrer, lui dit: « Ah! madame, vous faites bien de venir, nous vous donnions bien des ridicules. Helas! répondit-elle, *on ne peut donner que ce qu'on a.* »

Le donneur de coups de canne vint chez elle un jour où elle avait beaucoup de monde; et s'enfonçant dans un grand fauteuil près du feu, il dit: *Si j'avais chez moi un pareil fauteuil et un aussi bon feu, je n'en sortirais jamais.* Sur cela, madame de Berteville tire le cordon de la son-

nette; un laquais paraît; elle lui dit : *Vous porterez, ce soir, ce fauteuil chez monsieur,* montrant le gentilhomme et son siège; puis, s'adressant à lui-même, *quant à du bois, je n'ose vous en offrir.*

On jouait à de petits jeux, qu'on appelle *jeux innocens;* on faisait des questions : un homme demanda à madame de Berteville quelle est la plus petite chose qui soit au monde. — *C'est votre esprit, monsieur.*

Une femme de beaucoup d'esprit se trouvait, par hasard, remplacée dans le cercle par un homme, le questionneur demande pourquoi ce monsieur est à la place de cette dame qui vient de sortir. Madame de Berteville répond : *Parce qu'on prend une lanterne quand le soleil est couché.*

Madame de Berteville garde le lit dans ce moment-ci ; elle a fait une chute et s'est blessée grièvement au croupion. On lui dit qu'on a fait des vers sur cet accident, parce que la place où est cette blessure prête à la plaisanterie. *Ah! dit elle, priez l'auteur de me les envoyer; je les attends pour faire une emplatre.*

M. le curé nous dit encore beaucoup d'autres mots de cette dame ; mais je ne vous dis que ceux que j'ai retenus : ils n'ont pas, par écrit, le même mérite que quand ils sont racontés par quelqu'un qui imite le geste et le ton de voix. Le plus grand mérite de cette femme, n'est pas, cependant, son esprit; on dit qu'elle a un très-bon cœur, qu'elle est bonne, charitable, obligeante, excellente amie, ins-

truite sans prétentions, et, malgré cela (peut-être même à cause de cela), on ne l'aime pas dans la société : on la trouve *méchante*. Voilà le monde! valoir mieux que les autres, c'est un crime. Pour moi, je disais à M. le curé que j'étais bien fâchée que l'état où je vis ici m'empêchât de faire connaissance avec elle. « Oh! reprit il, j'espère fort que vous la connaîtrez un jour. » Qu'a-t-il voulu dire par-là? je ne l'ai pas compris.

Je reprends ma lettre après quatre jours d'interruption ; la fin ne ressemblera guère au commencement. Il s'est fait un grand changement dans mes idées. Je ne veux plus rester ici, non, je ne le veux plus! je suis irrévocablement déterminée à en sortir : mon père n'a pas voulu, sans doute...... il

n'a pas pu vouloir ma perte...... ma honte..... Mais il faut vous apprendre la cause de ma résolution. Ne me méprisez pas, Stéphanie, je n'ai rien fait pour perdre votre estime. Mais il est tems pour moi de quitter cette maison, il est grand tems! Dieu n'a permis l'épreuve à laquelle j'ai été mise, que pour m'éclairer sur ma faiblesse, que pour m'apprendre à ne pas compter sur moi-même. Mon amie, ne blâmons pas les femmes imprudentes; hélas! plaignons-les; nous ne savons pas de quoi nous pourrions nous-mêmes devenir capables. Il y a plus de cinq mois que j'habite sous le même toit avec le plus dangereux des humains; et je ne voyais en lui que le plus aimable! Qui aurait cru qu'avec tant de réserve, un ton si décent, des manières si déli-

cales, avec un grand fonds de religion (car je suis bien sûre qu'il en a); qui aurait cru qu'il s'oublierait à ce point! Mais il faut vous raconter ce qui s'est passé avec un peu d'ordre, s'il est possible.

Je me croyais seule dans la maison, comme je vous le disais; la chaleur et la solitude autorisant le défaut de précautions ordinaires, j'avais ôté mon fichu; j'avais détaché mes cheveux, qui m'échauffaient trop la tête; ils étaient épars sur mes épaules. J'étais dans le cabinet où je couche, la porte et la fenêtre ouvertes. Je crus voir plusieurs fois en écrivant, quelque chose qui passant devant la croisée qui est grillée, faisait ombre sur mon papier; pensant que c'était une branche d'arbre ou un oiseau, je n'y fis pas plus

d'attention ; mais quelques momens après, levant les yeux vers la porte, je vis le muet qui était à me considérer : il avait un air que je ne lui avais jamais vu. Mon premier mot fut : « Quoi ! monsieur, vous êtes ici? Je vous croyais au pré. » Et mon premier mouvement fut d'alonger le bras pour prendre mon fichu qui était près de moi sur le dos d'une chaise ; mais cet indigne homme s'en saisit, et le mit dans sa poche. Comme ma chambre est fort petite, il n'eut que deux pas à faire pour se trouver près de moi. Je me levai promptement pour prendre un autre fichu qui était attaché au rideau de la croisée ; mais par un mouvement également prompt, le Lovelace moderne me prit dans ses bras, et serrant les deux miens contre moi-

même, il m'en ôta l'usage. Alors, me trouvant à sa discrétion, il couvrit de baisers tout ce qui était offert à sa vue. « Oh! monsieur! monsieur! laissez-moi, laissez-moi sur le champ. » Je me défendais tant que je pouvais. Mais sourd à tout ce que je disais, il redoublait ses baisers, il me regardait avec des yeux affreux qui me faisaient peur. « Insolent! lui dis-je, savez-vous à qui vous osez manquer ainsi? Laissez-moi, ou craignez la vengeance du ciel et celle des hommes de ma famille; je les invoque toutes deux. » A force d'efforts, je parvins à me dégager, mais je tombai sur mes genoux; je pleurais amèrement. Il cessa de m'insulter; et saisissant cet instant de liberté, j'arrachai le fichu qui était au rideau; je m'en couvris comme je

pus. Je m'élançai vers la porte; mais il m'arrêta; et se jetant à genoux, il embrassa les deux miens en me regardant de l'air le plus tendre et le plus suppliant. « Je ne serai plus, lui dis-je, la dupe de ce regard. Mais à quoi cette scène doit-elle aboutir? Ne m'avez-vous pas suffisamment insultée? Vous ne voyez en moi qu'une servante; peut-être n'est-ce pas une raison pour m'outrager : la vertu est respectable partout; mais si j'étais une fille de qualité; si je vous étais fort supérieure pour le rang, comme je le suis peut-être.... » Ici il sourit; mais il ne cessait de me tenir toujours de même. « Laissez-moi donc, lui dis-je avec impatience; de quel droit m'arrêtez-vous? Laissez-moi. » Ici, ma chère, je crus l'entendre pronon-

cer distinctement, quoiqu'à voix basse : *Impossible ! impossible.* « O ciel ! m'écriai-je, vous parlez ! vous n'êtes donc pas muet ? Je viens de vous entendre. » Il fit signe de la tête que non ; et quittant mes genoux, il me montra mon écritoire, en faisant signe qu'il voulait écrire ; et je vis des larmes dans ses yeux. « Vous pouvez, lui dis-je aller écrire chez vous ; » et je sortis du cabinet ; car je n'avais pas d'autre pensée que de m'éloigner de lui. Je me sauvai au jardin ; il vint m'y joindre quatre minutes après, en tenant un billet qu'il me donna à lire, et qui contenait ces mots : « Plutôt » mourir que de vous déplaire, ma- » demoiselle ; je vous demande mon » pardon, en échange de la promesse » solennelle que je vous fais d'éviter

» les occasions de vous voir seule;
» jusqu'à ce que.... Mais, un baiser!
» un seul baiser qui ne soit pas dé-
» robé, pour gage du pardon que
» j'implore! » Je voulus lui rendre son billet après l'avoir lu; il ne voulut pas le reprendre; et, avec son crayon, il ajouta: « C'est une arme contre moi;
» conservez-la. » Ensuite, montrant du doigt le mot *baiser*, il se tint devant moi d'un air si respectueux, si tendre, si suppliant! il approcha son visage du mien d'une manière si timide, si confuse, que malgré ma très-juste et très-sincère colère, je laissai prendre le baiser qu'il sollicitait; et c'est là où je fus coupable; c'est là la cause de mon repentir, et de ma résolution de quitter incessamment cette maison. J'ai bien résisté à une attaque gros-

sière ; mais qui peut à présent répondre que je ne céderais pas à un empressement tendre, séduisant, délicat? cela me fait trembler ! La violence appelle la résistance, cela me paraît naturel; mais la séduction a bien plus de dangers. Vous aviez grande raison de me le dire. Quel avantage j'ai donné sur moi ! Si, quand j'étais véritablement indignée contre lui, j'ai accordé ce baiser, que n'a-t-il pas droit d'espérer quand je ne serai point fâchée? Que n'ai-je pas à redouter de moi-même, si le premier moment de faiblesse dont je puisse m'accuser est précisément celui où on m'a manqué pour la première fois! Expliquez-moi mon propre cœur, si vous le pouvez. Certainement ma colère n'était pas feinte, et cependant, à l'instant même, j'ai

accordé ce baiser *comme gage du pardon!* O! ma chère amie! n'est-ce pas une preuve que j'aime ce muet? Et qui est-il, pour que je me permette de l'aimer? Qui m'a donné le droit de disposer de mon cœur sans le consentement de mon père? A quoi me mènerait cette coupable inclination? Je m'interroge, et je conviens avec moi même, que tout autre homme au monde n'aurait jamais obtenu son pardon; et j'ai la honte de reconnaître que mon cœur plaide contre ma raison en faveur de cet homme, que je l'excuse, que j'attribue sa faute à son amour. Ah! il est tems, grand tems de le quitter! Voilà qu'il sait, à présent, combien je pardonne facilement. Oh! qu'il ne doit guère m'estimer! et pour me confesser à vous jus-

qu'au fond, je suis aussi désolée de penser que mon indulgence peut m'ôter son estime, que je le suis de me trouver coupable. Il me donne *une arme contre lui*; il prévoit donc lui-même que j'en aurai besoin? J'en ai une autre bien plus sûre, c'est de fuir. Mais, est il vrai qu'il ait parlé? mon imagination était-elle donc assez troublée pour m'abuser à ce point? On a déjà dit qu'il avait prononcé deux mots pendant ma maladie : s'il n'est pas muet, son silence n'est donc qu'une imposture perpétuelle? Et à propos de quoi? et puis, que signifient ces mots, d'éviter l'occasion de me voir seule *jusqu'à ce que*.........? jusqu'à quoi? Quelles sont ses vues, ses projets? Moins je le comprends, moins je dois l'aimer, et plus je dois le fuir.

Ce qui me surprend beaucoup, c'est que M. le curé, à qui j'ai fait, avec bien de la peine et bien de la confusion, le récit que vous venez de lire, ne me juge pas avec autant de sévérité que je me juge moi-même; il approuve le redoublement de précautions que je me propose de prendre pendant le peu de jours que je dois encore passer ici; il consent à mon départ, puisque, dit-il, ma tranquillité paraît y tenir; mais il ne le juge pas indispensable. Il ne m'a pas paru très-surpris, quand je lui ai dit que le muet avait parlé : au reste, j'avais les yeux baissés, et je ne pouvais observer son visage; mais étonnée de ce qu'il ne m'avait pas arrêtée par une exclamation de surprise, je lui dis :—Monsieur, est-ce qu'il n'est pas muet? — Bon!

reprit-il, qui est-ce qui doute qu'il le soit? c'est une imagination ; n'en faites la confidence à personne, surtout; on croirait que vous aviez l'esprit troublé quand vous avez cru l'entendre. Enfin, ma chère, M. le curé ne m'a pas du tout paru ce que je m'attendais à le trouver dans cette occasion ; peut-être la sincérité des reproches que je me fais l'a t-elle engagé à m'épargner les siens.

Je reprends ma narration ; humiliée profondément d'avoir donné ce baiser, je quittai bien vîte le jardin pour aller m'enfermer dans ma chambre ; en rentrant à la maison, je trouvai M. Durand qui arrivait avec tout son monde. La singularité de mon costume le frappa, je n'y avais pas fait attention : mes grands cheveux passaient mon fichu,

qui était mis par-dessus, cela devait avoir un air fort original. Ah! dit-il, voilà une nouvelle mode! mais pourquoi êtes-vous arrangée comme cela? Et m'examinant mieux: Vous êtes bien rouge! vous avez pleuré! d'où vient tout cela? On vous a donc dit que j'ai reçu une lettre de votre papa? Oh! ne vous affligez pas: s'il s'avise de vouloir vous reprendre, vous retirer de chez moi, il aura affaire à moi; ah! parbleu! je voudrais bien voir qu'il osât m'ôter sa fille. — Monsieur, est ce qu'il a ce projet-là? — Je n'en suis pas très-sûr, mais puisqu'il vient certainement dans quinze jours, comme vous savez. — Comme je sais? — Oh! que non, vous n'en savez rien, n'est-ce pas? Allez, on ne m'en fait pas accroire, entendez-vous bien? Quel sujet auriez-vous de pleu-

rer, si vous ne saviez pas cela ? Il vous aura tourmentée par ses radotages, mais ne vous inquiétez pas ; je ne vous aurais pas prévenue, si je ne voyais pas que vous savez qu'il vient vous proposer de retourner chez lui; mais j'y serai, petite, j'y serai : je suis bien content de voir cette preuve de votre attachement pour moi; allez, on ne nous séparera pas aisément, consolez-vous; et prenant mon menton dans sa grosse main, il ajouta : Fort bien, fort bien, j'aime qu'on m'aime, moi; allons, allez vous recoiffer, et ne vous désolez pas.

Ainsi, ma chère, voilà qui s'arrange au mieux; cela me donne le tems de recevoir votre réponse ; je resterai encore quinze jours : puisque mon père vient, je dois l'attendre ; et s'il tarde, ou s'il ne m'emmène pas, j'irai

où madame de Méran et vous me conseillerez d'aller. Je ne crois pas manquer à l'obéissance, en quittant cette maison, quand j'y cours des dangers qu'il m'est impossible de braver; ceci change tout-à-fait la question : au reste mon père jugera par lui-même, car je serai franche avec lui comme avec vous, et alors il n'est pas possible qu'il n'approuve pas mon changement de domicile; s'il le désapprouvait, j'écouterais alors la voix de mon honneur, il a ses droits aussi.

Au revoir, ma très-chère amie, aimez-moi encore, plaignez-moi, priez pour moi, et pardonnez-moi; j'implore la même grâce de madame de Méran.

Nathalie.

LETTRE XXVI.

Cette lettre a croisé celle qu'on vient de lire.

Sans attendre votre réponse à ma dernière lettre, je m'empresse de vous écrire; j'ai quelque chose de fort important à vous faire connaître, lisez attentivement.

Nous avions hier une très-longue course à faire, nous prîmes un fiacre, nous y fîmes monter Suzanne avec nous; la pauvre fille s'ennuie à la mort à Paris, et sans l'attachement qu'elle a pour ma tante, elle s'en retournerait seule, nous attendre à Versilly. Cet

ennui altère fort sa santé ; pour la distraire, nous la prîmes avec nous ; elle prétend que c'est pour aller moins vîte qu'on prend une voiture à Paris ; car s'il survient un embarras, on reste fort bien une demi-heure à la même place, sans pouvoir avancer ; et pour peu qu'il arrive cinq ou six embarras sur la route qu'on a à parcourir, on met six heures à faire une course qui n'en demande pas deux. Nous n'avions pas fait cinquante pas, que la remarque de Suzanne fut justifiée pleinement ; nous nous trouvâmes arrêtées. Suzanne dit à ma tante : Avez-vous regardé, madame, le cocher qui nous conduit ? C'est un homme de connaissance, (ma tante ni moi n'y avions fait attention), c'est Lafleur, le laquais de madame d'Arceval, qu'elle a pris quand elle a

voulu chasser mademoiselle Nathalie, qu'elle a chargé d'accompagner le père Laroche, lorsqu'il croyait conduire cette pauvre demoiselle au-devant de M. son père. C'est ce même Lafleur, que M. d'Arceval a congédié, lorsqu'il a chassé tous ses gens à son dernier voyage à Versilly. Cela donna à ma tante et à moi un très-grand désir de causer avec cet homme; elle dit à Suzanne de l'appeler; il vint. Montez à la portière, lui dit-elle; est-ce que vous ne nous reconnaissez pas? regardez un peu ces dames, nous vous connaissons bien, nous. — Je vous ai aussi, dit-il, très-bien reconnues toutes trois, mais je n'osais prendre la liberté de parler à ces dames. — Y a-t-il longtems, lui demanda ma tante, que vous êtes à Paris? — J'y suis, madame, de-

puis que M. d'Arceval m'a renvoyé ; car après la faute que j'ai commise, en menant perdre mademoiselle sa fille, je n'ai osé me présenter pour servir dans aucune maison du pays ; ce n'est pas que M. le Marquis ne m'eût donné un certificat sans me connaître, et seulement sur la parole de madame : oh ! il fait bien de se fier à elle, c'est une brave femme ! (ces derniers mots avec un rire ironique). Comment? *menée perdre !* reprit ma tante, eh ! où avez-vous donc conduit mademoiselle d'Arceval ? — Ma foi, madame, je ne sais pas où on l'a menée : j'avais ordre de la remettre, comme mademoiselle Suzanne sait bien, à deux hommes qu'on avait apostés dans un cabaret sur la route ; j'avais ordre de griser le père Laroche, de le laisser

dormir, et de m'en revenir seul; j'ai fait ma commission de point en point. — Connaissez-vous les hommes auxquels vous avez confié mademoiselle d'Arceval ? — J'en connais un, c'est un loueur de carosses de R...... qui est frère de Félicité, la femme de chambre de madame la Marquise; le pauvre diable a un regret mortel de cela, car il n'est pas payé des vingt-cinq louis qu'on lui avait promis; il est venu plusieurs fois les demander, on lui a dit de garder la berline, en attendant qu'on ait de l'argent à lui donner; mais c'est un vieux *caba* que cette berline, elle ne vaut pas deux cents francs, et comme il dit, ce n'était pas la peine de faire un crime pour si peu de chose. — Un crime ! s'écria Suzanne, est ce qu'il l'a tuée. — Non,

mais peut-être bien qu'elle l'a été par d'autres, car il dit qu'elle lui revient toutes les nuits : il l'a menée auprès d'un grand bois, du côté des Ardennes, il l'a laissée là à sept heures du soir ; il a seulement vu des maisons de loin, il croit qu'elle aura pu en gagner une avant la nuit; mais il faut savoir qu'elle n'est pas accoutumée à marcher, et puis sa belle-mère avait mis une drogue dans son café au lait, qui l'a, ma foi, fait dormir tout le long de la route; et cela brise les nerfs, voyez-vous. — Ah! mon dieu, dit Suzanne en pleurant, comment avoir eu le courage d'abandonner ainsi une pauvre fille? — Quand vous direz, reprit le cocher, on fait ce qu'on peut pour gagner sa vie. — Mais pourquoi madame d'Arceval a-t-elle joué ce tour-là à sa belle-

fille ? — Pardi, pour qu'elle ne la voie pas accoucher, et qu'elle n'aille pas le dire à son père. — Etiez-vous dans la maison, quand elle est accouchée? — Parbleu, si j'y étais! j'étais dans la chambre même, jamais je ne m'étais trouvé à pareille scène. — Mais, dit ma tante, ne vous a-t-on pas payé pour garder ce secret? — Oh! madame, avec votre permission, on m'avait promis deux louis d'or; mais promettre et tenir, cela fait deux; comme on ne m'a pas payé, je ne me crois pas obligé de garder ma parole, mieux qu'on ne me l'a tenue à moi-même. Alors ma tante tirant deux louis de sa bourse, lui dit : Mon ami, voudriez-vous pour cette somme, venir déclarer chez un Notaire ce que vous venez de dire? — Oh ! bien volontiers, madame,

quand on dit la vérité, on ne craint rien. Ma tante nous fit mener chez un Notaire, qui dressa un acte de la déclaration de Lafleur, et en délivra une expédition à madame de Méran. Elle tient cela en réserve, pour venir à l'appui d'autres preuves, quand le tems sera venu de détromper M. d'Arceval. Ce tems-là arrivera très-sûrement, chère amie : voyez comme la Providence ménage, conduit, prépare toutes choses! aurions-nous jamais prévu qu'un cocher de fiacre deviendrait un instrument de votre justification auprès de votre père? Nous aurons encore d'autres moyens que nous ne prévoyons pas davantage, et sur lesquels néanmoins nous devons compter, puisqu'ils dépendent de Dieu, qui ne

veut pas laisser toujours opprimer l'innocence.

L'importance de cette déclaration ne se borne pas seulement à détromper votre papa ; elle doit servir à vous désabuser vous-même, en vous démontrant qu'on ne vous a pas plus envoyée chez M. Durand qu'ailleurs; on a voulu vous éloigner, on vous a intimidée par un ordre qu'on a surpris à la crédulité de votre père, qui peut-être ne sait pas lui-même où vous êtes. Ceci n'ébranle-t-il pas un peu votre beau système d'obéissance? êtes-vous toujours bien déterminée à ne pas sortir de chez M. Durand, jusqu'à ce que votre père vous l'ordonne? Prenez garde au moins, Nathalie, cette admirable soumission pourrait fort bien

vous conduire à passer votre vie où vous êtes : cependant je ne m'explique pas sur certaines circonstances de votre arrivée à Salcy, il y a là-dessous des mystères que le tems seul peut éclaircir.

Ma tante a reçu hier une lettre de madame de Reinprez et une de M. de Servile : tous deux la remercient de ce qu'elle leur a procuré la connaissance l'un de l'autre ; c'est comme Pline le jeune à la tante de son épouse ; *elle vous remercie de ce que je suis son mari, et moi de ce qu'elle est ma femme.* Ce n'est pas que M. de Servile ait déjà épousé madame de Reinprez ; mais je ne désespère pas que cela n'arrive, tant ils font l'un de l'autre un éloge pompeux. Ah ! pauvre Nathalie ! voilà une rivale de cinquante ans que je redoute pour vous ! Il est

vrai qu'elle pourrait être la mère de l'amant qu'elle vous enlève ; mais elle est là, et vous êtes loin ; les absens ont tort, et les *absentes* encore plus, à ce que je crois : le cœur ne vous bat-il pas? Votre rivale rend compliment pour compliment ; c'est une politesse que vous n'avez jamais faite, vous ; je vous dis que tout parle pour elle et contre vous. Je vous plains beaucoup ; mais j'ai tort quand j'y pense, et le muet donc ! le muet n'est-il pas là ? La belle ressource pour un dépit !

Madame de Méran a voulu lire ma lettre, et la voilà qui me gronde, mais gronde, sérieusement, de ce qu'elle appelle mes plaisanteries sur son amie ; elle dit que madame de Reinprez n'est pas plus éprise de M. de Servile qu'elle

ne l'est elle-même : pardon, chère tante, mais si elle l'aime autant que vous l'aimez, elle finira par l'épouser, puisqu'elle n'a pas de nièce à qui elle veuille conserver sa fortune. Je vous prie en grace, ma chère, de ne pas me gronder aussi; vous prenez quelquefois un air de tante, quand il m'échappe quelque petite extravagance qui ne tire pas à conséquence du tout; est-ce qu'il ne faut jamais rire ? Je respecterai madame de Reinprez tant qu'on voudra, moi, à cause qu'elle est venue au monde avant moi, et j'aurai sur ce pied-là bien des gens à respecter; mais je ne la connais point. Je vois dans une lettre d'elle un éloge si grand ! si magnifique ! d'un jeune homme qu'elle a vu quatre fois, que

cela m'égaye l'imagination ; où est le mal ?

La fin de la lettre de madame de Reinprez a bien un autre mérite, elle ferait penser que M. d'Arceval est à Ar..... Voici ce qu'elle écrit, ma tante me permet de copier.

« Il est arrivé ce soir une plaisante » aventure dans ma rue et sous mes » fenêtres ; on est venu arrêter et en- » lever une actrice de notre comédie, » qu'on a conduite dans une maison » de force ; la pauvre fille jetait les » hauts cris ; elle ne sait pas, dit-elle, » à propos de quoi ! Beaucoup de » jeunes gens qui paraissent grande- » ment partisans de cette actrice, » augmentaient la rumeur par leurs » plaintes, et leurs menaces contre

» l'auteur de ce *scandale* qu'on a
» nommé M. d'Arceval (à ce que je
» crois) : à ce nom M. de Servile qui
» était chez moi, s'écria ! *est-ce qu'il*
» *est ici ?* Et prenant son chapeau il
» me salua, et sortit avec une préci-
» pitation extraordinaire. Je n'y com-
» prends rien, car il ne peut pas con-
» naître cette actrice depuis le peu de
» temps qu'il est ici ; il n'a pas encore
» été au spectacle, nous n'avons pas
» même vu la figure de cette fille
» quand elle a été enlevée ; il faut
» qu'il connaisse ce M. d'Arceval,
» dont je n'ai jamais entendu parler.
» Je vous manderai la suite de cela
» quand j'en serai informée. »

Il se peut, ma chère, que vous ayez un parent de votre nom dans ce pays-là ; nous désirons tant de savoir

où est M. votre père, que nous nous sommes d'abord persuadées que c'est lui; mais quelle apparence qu'il fasse enlever une comédienne? à propos de quoi? Ma tante écrit en ce moment à madame de Reinprez, et la prie de s'informer au plutôt de ce que c'est que M. d'Arceval, et de l'en instruire sans retard; nous ne croyons pas du tout qu'il voyage autant qu'il l'a mandé à M. Ferlon, c'est une invention d'Eléonore pour empêcher qu'on écrive à son mari: sa seule ressource est de retarder les éclaircissemens, le plus qu'elle pourra, mais cette ressource s'usera.

Au revoir, mon amie, nous vous embrassons.

STÉPHANIE.

LETTRE XXVII.

Nathalie à Stéphanie.

Nos dernières lettres se sont croisées: au risque que cela arrive encore, je m'empresse de vous accuser la réception de la vôtre, et de remercier mille fois madame de Méran de son extrême bonté pour moi: je suis heureuse de penser qu'elle a entre les mains un moyen certain de détromper mon père, sur le compte de sa malheureuse fille; mais croyez-vous, ma chère, qu'il soit si difficile de détruire une prévention qu'il doit lui-même désirer de perdre?

Pensez-vous qu'un père ne soit pas assez content de trouver sa fille innocente, pour ne pas adopter avec transport la preuve la plus légère? Tout doit paraître démontré au moindre mot; en pareil cas, le cœur ne va-t-il pas alors au-devant de la démonstration? Je suis cependant bien contente qu'on ait cet acte, si le cas arrive d'en avoir besoin, et j'assure madame de Méran de mon extrême reconnaissance. Mais je voudrais qu'on pût me justifier sans inculper madame d'Arceval, non seulement pour elle que la charité m'oblige de ménager, mais pour mon pauvre père! Qu'il est à plaindre! il faut nécessairement qu'il croie malhonnête ou sa fille, ou sa femme : cette position est cruelle!

Je n'ai plus que cinq jours à attendre pour le voir, vous jugez bien que je les compte; je l'ai attendu pour deux raisons: d'abord, j'ai cru que je le devais, puisqu'il vient lui-même, et avec l'intention de me reprendre près de lui. Quel que soit le sort qui m'attend dans sa maison, c'est ma place, j'y dois être, et certainement j'irai, non seulement sans répugnance, mais encore avec plaisir. Je suis peut-être bien vaine, ma chère amie; mais j'ai la présomption de penser que, quand M. d'Arceval me connaîtra, il ne sera pas fâché d'être mon père; il ne sait pas comment j'ai été élevée: quelle tendre vénération pour lui maman m'a toujours inspirée! quel attachement à mes devoirs, ses principes ont gravé dans mon ame! il ne le sait pas!..... Ah! il de-

vrait s'en douter, s'il a apprécié sa première épouse.

L'autre raison qui me fait l'attendre, c'est que je pense que, si j'évitais sa présence, ce serait me déclarer coupable; avec les préventions qu'il a contre moi, il faut qu'il me trouve où il m'a ordonné de rester, il faut qu'il voie que je l'ai attendu avec la sécurité de l'innocence. Vous croyez qu'on lui a surpris l'ordre qui m'a fait rester ici; cela se peut, mais il ne l'a pas moins donné. Cette maison était la plus voisine de l'endroit où l'on m'a laissée, il était tout naturel que j'y vinsse; on s'est bien douté que j'y viendrais, et peut-être, si je n'y fusse pas venu, aurait-on trouvé les moyens de m'y faire venir, puisque M. Durand m'attendait; au reste tout cela s'é-

éclaircira bientôt. Tout ce que je crains, c'est que si M. d'Arceval a conservé toutes ses préventions contre moi, s'il est toujours persuadé que je suis déshonorée, il ne me traite en conséquence de cette idée, et devant tous les habitans de cette maison, qui dès lors vont cesser de m'estimer; leur estime a été ma consolation, c'est une perte que je vais faire, et qui me sera très-sensible; et puis le muet n'est pas sourd! Oh! ma chère! quelle faiblesse dans le fond de mon cœur! n'est-ce pas? Encore six jours, je le quitte pour jamais; que me fait son estime!

Vous jugez bien que les oppositions de M. Durand ne changeront rien à ma résolution: n'est-il pas comique que cet homme veuille ôter à mon père le droit de disposer de moi? Il renouvelle

tous les jours ses assurances de ne pas me laisser partir; en toute autre circonstance, j'aurais bien ri de la méprise qui lui persuade que je pleure du chagrin de le quitter; le muet aurait ri aussi, j'en suis sûre; mais je ne sais quelle mine il fait, car depuis ce triste lundi, il ne m'est pas arrivé une seule fois de jeter les yeux sur lui; je ne pourrais pas rencontrer les siens sans rougir. Eh! comment font donc ces femmes déhontées, qui, après de bien plus grandes libertés, fixent effrontément l'homme qui les a prises.

Que M. de Servile épouse qui il voudra, pourvu qu'il soit heureux, j'y donne mon plein consentement. Je ne vous dirai rien, mon amie, de vos plaisanteries à ce sujet; mais s'opposer d'avance à la réprimande, n'est-ce

pas un peu avouer qu'on la mérite ?

Je désire bien que ce soit mon père que M. de Servile aura trouvé à Ar.... ; il y a d'autres hommes du nom de d'Arceval ; je ne sais pas s'ils sont dans ce pays-là : comme ils sont plus jeunes, il serait plus naturel de leur attribuer l'arrestation de l'actrice, avec laquelle il est plus probable qu'ils peuvent avoir quelque chose à démêler. Cependant, la faire mettre en prison n'est pas un procédé assez galant, pour qu'on ne puisse pas supposer qu'un homme âgé en soit l'auteur. J'ai beaucoup d'impatience de savoir la suite de cela, et pourtant je vous prie de ne plus m'écrire que je ne vous aie écrit de nouveau, car je ne voudrais pas perdre une lettre de vous. Il serait possible qu'elle ne me trouvât plus ici ; et où

irait-elle? Je ne peux pas, à présent, indiquer l'endroit où je serai.

M. le curé m'a demandé avec beaucoup d'instances, *la grace* (c'est ainsi qu'il s'exprime) de ne jamais l'oublier, de lui donner souvent de mes nouvelles, de l'informer de tout ce qui m'arrivera, et de lui permettre de m'écrire quelquefois. Je suis bien touchée de l'intérêt que ce respectable vieillard me porte : je lui ai promis la correspondance qu'il désire; c'est bien le moins que je lui doive. Je l'avais prié de se trouver ici quand mon père arrivera : il me semble que son secours et son témoignage me seraient de grande utilité, et un appui dont je sens le besoin, pour mon entrevue avec un père prévenu et irrité. Mais on ne sait pas au juste le jour de l'ar-

rivée de mon père, et M. le curé ne peut pas venir s'établir chez M. Durand : je m'en tirerai comme je pourrai ; et Dieu y sera.

C'est une consternation générale dans la maison depuis qu'on sait que je dois partir ; Toinette, qui riait toujours, pleure au contraire fort souvent. St.-Jean a l'air sombre et soucieux ; pour le muet, il m'évite autant qu'il me cherchait. La petite Rosalie me prie à tout moment de ne pas partir ; elle demande tous les jours à Dieu, dit-elle, de s'opposer à mon départ ; tout cela accompagné de beaucoup de larmes. Elle me remplacera ici : c'est une très-bonne place pour elle ; cela devrait la consoler ; mais à son âge, un calcul d'intérêt n'est rien en comparaison de ce qui affecte le cœur.

Au revoir, chère amie ; le tems approche où je ne vous parlerai plus de la maison de M. Durand, au moins avec tant de détail ; mais je suis trop franche pour vous promettre de l'oublier. Certes, j'y ai trouvé ce que je crois difficile de rencontrer ailleurs ; et je ne dois pas compter pour rien d'y avoir été chérie, honorée, respectée, malgré l'état obscur où j'y ai vécu, comme si on m'y eût parfaitement connue.

Je vous embrasse toutes deux, mesdames, et me recommande à votre amitié.

NATHALIE.

LETTRE XXVIII.

Stéphanie à Nathalie.

En vous écrivant sur le champ, ma très-chère amie, ma lettre vous trouvera encore à Salci : la vôtre a croisé celle où je vous ai rendu compte de la rencontre que nous avons faite de *Lafleur;* vous l'avez à présent reçue, et peut-être y avez-vous fait une réponse qui croisera encore celle-ci. Mais il n'importe, j'ai besoin de vous parler, de vous rassurer et de vous encourager.

Qui, moi! que je vous pardonne! et de quoi donc êtes-vous coupable? Vous vous jugez avec une extrême sévérité; elle prouve plus votre

délicatesse que votre faute. Je ne mettrai pas plus de rigueur à l'examen de cette affaire que n'en a mis votre curé lui-même : il a jugé, en homme sensé, que ce n'est pas vous qui avez tort, mais bien l'être assez peu délicat pour vous manquer à la première, à la seule occasion qui s'en soit présentée depuis six mois qu'il vous connaît. Je ne doute nullement, ma chère et malheureuse amie, que votre cœur ne soit très-parfaitement innocent; s'il a pris un sentiment un peu trop tendre, jusqu'ici l'objet en paraissait digne; la reconnaissance vous disposait à l'attachement. Je craignais toujours qu'elle ne devînt trop vive; et je suis bien sûre que, sans cette maladresse du muet, vous vous seriez fortement attachée à lui, C'est un bonheur qu'il se soit

montré tel qu'il est, c'est-à-dire, un homme, et rien autre chose. Jusque-là il vous était permis de vous faire illusion à cet égard ; sa retenue, son honnêteté, sa délicatesse l'élevaient, en quelque sorte, au-dessus de l'humanité, ou, du moins, au-dessus de son sexe. A présent, vous ne pouvez plus voir en lui qu'un mortel comme les autres ; et vous jugez avec raison qu'il n'en est aucun sur la terre qui soit digne du sacrifice de votre honneur. Vous prênez un parti très-sage, en quittant cette maison, à quelque prix que ce soit. Si toutes les personnes de notre sexe en usaient ainsi au premier mouvement indiscret de leur cœur, la vertu ne serait pas si rare. Je suis persuadée que c'est du premier moment que tout dépend. Mais, voyez

donc, Nathalie, à quoi s'exposent ces femmes imprudentes dont le costume appelle les regards du sexe masculin sur des objets que la décence ordonne de cacher! Il me semble que provoquer ainsi les sens d'un homme, c'est l'inviter à attaquer les nôtres. Mais la mode! Quelle idée prendra-t-on d'un siècle où la mode l'emporte sur la pudeur, l'honnêteté et la décence?

Mais, croyez-vous, ma chère, qu'il ait parlé? La réponse de votre curé n'est pas claire; elle n'ôte rien à l'incertitude; et s'il n'est pas muet, à quoi bon ce silence? Au reste, qu'il soit ce qu'il voudra, dans huit jours cela nous sera fort égal. Malgré cela, je ne suis ni surprise ni fâchée que vous teniez à son estime; c'est votre propriété que l'estime de tous ceux

qui vous connaissent; et il est très-naturel que vous vous intéressiez à la conservation de vos droits. Je voudrais que vous fissiez entendre devant le muet, que votre résolution de quitter cette maison est prise depuis le triste lundi, comme vous l'appelez, et qu'elle a été, de ce jour même, irrévocable, quelle que soit celle de votre papa. Cela ne fût-il pas utile pour vous-même, peut le devenir pour d'autres. Cet homme jugera que pour se conserver la société d'une femme véritablement honnête, il faut la respecter; et s'il en rencontre par la suite, cela lui servira de leçon. Ma tante dit qu'elle ne croit pourtant pas qu'il soit un libertin; elle pense qu'il ne se serait pas contenu pendant six mois, s'il l'était; que l'occasion l'aura provoqué; et elle ajoute :

Après tout, que nous importe? puisque notre estimable amie est décidée à venir nous joindre, si son père ne l'emmène pas; *nous joindre, entendez-vous bien,* Nathalie; c'est l'avis de ma tante. Nous sommes, à la vérité, logées fort étroitement: les loyers sont si chers ici, que, pour conserver de quoi acheter à manger, il faut n'avoir qu'un très-petit appartement. Celui de ma tante est composé d'une chambre à alcove avec un cabinet éclairé, dans lequel je couche, et un autre sans fenêtre où couche Suzanne. Ainsi, ma chère, nous avons arrangé que vous voudrez bien partager mon lit; cette gêne, si c'en est une pour vous, ne sera pas de longue durée. La santé de ma tante allant de mieux en mieux, nous espérons ne plus rester long tems ici:

nous retournerons toutes ensemble à Versilly ; et là, logée chez madame de Méran, vous serez plus commodément. Elle et moi, ne supposons pas que vous ayez la moindre objection à faire contre ce plan. Ainsi, nous comptons que votre première lettre vous précédera de vingt-quatre heures pour annoncer votre arrivée; vous nous trouverez au-devant de vous au bureau des diligences.

Quelle fête se prépare pour moi, ma charmante amie! Enfin je vous reverrai dans quelques jours! Quelle absence! et que de choses à nous dire! car on n'écrit pas tout. Pourvu que M. d'Arceval ait la bonté de ne pas vouloir de vous, ce sera, de toutes ses injustices, celle que je lui pardonnerai le plus vo-

lontiers; il me semble même qu'elle réparera toutes les autres, puisqu'elle vous rendra à vos amies. Au revoir, pour le coup ; c'est *au revoir*, et bientôt.

STÉPHANIE.

P. S. Nous n'avons pas de nouvelles de madame de Reinprez.

FIN DU TOME SECOND.